

609 LES SOUPERS DE DAPHNE et Les Dôtoirs
de Lacedemone. Anecdotes Greques (par De
Querlon), 8vo, *calif*, 18s *A Oxford*, 1746

“C'est une Satyre sur les Soupers, ou orgies de Marly :
Querlon l'a composee en trois jours. M. Monet avoit ramassé les anecdotes, et les anecdotes, et les avait remises a l'auteur. Ce fut M. Monet qui fit imprimer l'ouvrage a ses frais : il se vendoit, dans le temps jusques a 12 livres. Il est tres-rare.”—BARBIER ”

609 LES SOUPERS DE DAPHNE et Les Dôtoirs
de Lacedemone. Anecdotes Greques (par De
Querlon), 8vo, *calif*, 18s *A Oxford*, 1746

“C'est une Satyre sur les Soupers, ou orgies de Marly :
Querlon l'a composee en trois jours. M. Monet avoit ramassé les anecdotes, et les anecdotes, et les avait remises a l'auteur. Ce fut M. Monet qui fit imprimer l'ouvrage a ses frais : il se vendoit, dans le temps jusques a 12 livres. Il est tres-rare.”—BARBIER ”



Dict. des anonymes de Barbier
2^e edit. T. n.

12572 cc 21

22 32
33
57



Par Meunier de Querlon.

C'est une satire sur les soupers ~~de~~ ^{de} Paris
de-mardy; Querlon l'a composée en trois
jours. M. Monet avoit ramassé les
anecdotes, et les avoit remises à
l'auteur. C'est M. Monet qui fit
imprimer l'ouvrage à ses frais:
il se vendoit dans le temps jadis
à 12. s. il est bien rare.

la 1^{re} edit. est de Paris, chez M.
96. p. in-8. Par M. Barbier
Bibl. des Anonymes N.° 6670.

Cat. Roy. N.° 164.

Bide page 32

33

37

B

LES

Daphne

12

SOUPERS

DE DAPHENE

ET LES DORTOIRS

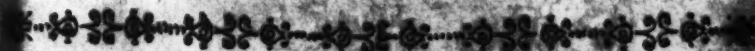
DE

LACEDÉMONE.

ANECDOTES GREQUES.



A OXFORD,



M DCC XLVI.

6

F R A G M E N T S

*Historiques publiés pour la pre-
miere fois & traduits sur la
Version Arabe imprimée à Con-
stantinoble, l'An de l'Hegire
1110. & de nôtre Ere 1731.*



A V E R T I S S E M E N T.

Quelque gout qu'on ait aujourd'hui pour l'antiquité Grecque & Romaine, j'ai long-temps hésité à donner ces fragmens, & je ne dissimulerai point les raisons qui me retenoient. Les difficultés de la Traduction ne m'en ont point rebuté un instant, mais l'impossibilité de répandre le moindre jour sur des monumens aussi informes me faisoit coruber la plume des mains. L'inutilité de mes recherches piquoit encore ma curiosité. Le moyen de traduire un Ouvrage de cette nature sans en vouloir deviner l'Auteur : sans du moins y joindre un bon Commentaire : Car enfin aujourd'hui surtout que le genre dissertateur brille jusques dans les Préfaces d'Opera : Qu'est-ce qu'une Traduction sans Remarques ? Et où pouvoient elles être plus nécessaires que dans ces Fragmens ?

La singularité des mœurs si éloigné des nôtres, qu'on y voit dépeintes, & nombre de traits historiques qui sont de pures énigmes pour nous, avoient besoin d'éclaircissements, & sur-tout d'une judicieuse critique. Quelle apparence de publier de pareils monumens dénués de tout secours ? Le moins que je pusse faire étoit de rendre compte de mes laborieuses recherches & de tous les Auteurs que j'ai lûs pour parvenir à quelque découverte. Qu'il soit dit en passant & sans vanité, je ne n'ai gueres

moins

moins lû que le sçavant M. Le Febvre, pere de Madame Dacier, qui, dit-on avoit lu & re lû tout ce que nous avons d'Auteurs Grecs & Latins pour faire un assez petit Volume qui est son Abregé de la Vie des Poëtes Grecs. Enfin au deffaut des lumieres que toutes mes lectures n'ont pu me procurer, j'avois la ressource des conjectures : & selon la remarque d'un Scavant moderne, * le Pays des Conjecteurs est la plus grande Province de la Republique des Lettres : c'en étoit plus qu'il n'en falloit pour faire une Dissertation d'une juste longueur. Mais d'un côté mon imagination ne me suggeroit rien dont je fusse certain, & de l'autre on me pressoit de satisfaire à l'impatience du Public. J'ai donc pris le parti de me borner à une Version littérale & fidelle, Peut-être un jour retrouverai-je d'autres fragmens de ces mêmes Ouvrages aussi heureusement qu'on a retrouvé toute la suite de Petrons à Belgrade. Je puis promettre au moins que je n'épargnerai ni soins ni dépenses pour recouvrer, s'il est possible, un Manuscrit plus complet que celui de Constantinople. En attendant cette riche découverte tout ce qu'on peut dire sur ces curieux débris se réduit à quelques observations.

Quoique j'aie examiné le stile & la tour de ces fragmens d'assez près pour être bien fondé à soupçonner qu'ils sont l'un & l'autre de la même main, je n'ose pourtant pas hasarder une décision de cette nature, & c'est un point de critique que j'abandonne à gens plus versés que je ne le suis dans la littérature Grecque & Arabe.

* M. Morin de l'Academie des Inscrption.

Le premier qui à pour titre Les Soupers de Daphné, seroit être une espece d'imitation des Festins d'Athenée. L'Auteur, dans la Description de Daphné est assez conforme à Procope & aux Historiens du cinquième siecle: au surplus je ne puis decider si le Titianus qui raconte ses aventures, n'est qu'un Personnage interposé ou le véritable Auteur de l'Ouvrage. Quant aux Docteurs de Lacedemone, c'est un Dialogue entre Arissippe & un autre sur la volupté qui pourroit bien être l'ouvrage de quelque Philosophe Cyrenaique.

Au défaut des Originaux Grecs, qui apparament ne subsistent plus, j'avois dessein de faire imprimer le Texte Arabe avec ma Version, & c'étoit l'avis de bien des gens de gout: mais j'atens une ample collection de Variantes pour le donner dans toute sa pureté.

LES

SOUPERS DE DAPHNE.

CEST donc sérieusement que vous exigez, sage Euphoriion, que je vous rende compte du séjour que j'ai fait à Daphné, & des plaisirs que j'ai goûtés pendant les Fêtes d'Apollon. Dans l'obligation que vous m'imposez il y auroit doublement à gagner pour moi, si mon imagination, fidelle à reproduire les objets comme à les saisir, me servoit aussi bien que ma mémoire : Si je sçavois peindre mes idées & leur donner cette vive empreinte, ce coloris vrai & ce tour délicat que vous sçavez donner aux vôtres ; si j'avois comme vous l'art de faire passer dans la légèreté de mes expressions toutes les nuances de mon ame. Au lieu d'un récit froidement historique, vous auriez une peinture animée qui vous feroit participer en quelque sorte à mes délices. Des images vivantes, pleines du feu & de la vérité des objets en feroient decouler une partie

me jusqu'à vous & m'y replongeroient de nouveau moi-même. Sans tous ces talens j'essayerai pourtant d'égayer le sérieux de votre retraite, & si je ne réussis pas à vous amuser, j'aurai soin de ne vous pas ennuyer longtems.

Dans votre voyage de Syrie vous avez vu, cher Euphorien, la célèbre Ville d'Antioche & son délicieux Faubourg situé sur les bords du Fleuve Oronte; mais vous voyagiez pour l'amour des Sciences accompagné du triste Cratyle. Avec cet austere surveillant vous étiez en garde contre toute la nature, & par conséquent très-peu sensible aux charmes de cette heureuse contrée. On ne remarque bien les agrémens d'un pareil séjour que quand on en jouit, & vous n'avez rien vu à Daphné, parce que vous n'avez joui de rien. Il faut donc vous y ramener avec des yeux un peu plus mondains, & vous en retracer les délices.

Daphné est à cinq milles d'Antioche; distance commode en ce qu'on y jouit du commerce de la Ville & de la Campagne, sans avoir les inconvéniens ou de la solitude ou de la foule. Cet éloignement fait regarder Daphné comme un lieu de plaisance moins dépendant que voisin d'Antioche, & la facilité du commerce fait qu'on l'appelle un de ses Faubourgs. Il est au midi de la Ville: Vous connoissez ce bois en-

chanté . . . mais non. il faut vous le décrire; vous ne l'avez vû, comme tout le reste, que par les yeux de votre Stoïcien; deux coups de pinceau de ma façon vous rendront bien des objets nouveaux. Le Bois en questio a dix milles de circuit: il est consacré à Apollon & à Daphné, & mêlé de Lauriers & de Cyprès. Une verdure dont nulle saison n'altère la vivacité y fait regner un printems perpetuel: tous les arbres en sont droits, fort élevez & dans un alignement irregulier, qui sans leur ôter entièrement cette confusion & cette négligence qui font la parure des Forêts, bannit seulement l'horreur de celle-ci. Le fer respecte ces Arbres immortels, & par les Edits des Empereurs il est séverement défendu d'en couper aucun. Une infinité de Sources & d'eaux vives, de cascades naturelles & de canaux coulent de tous côtez, & par leurs coupeures forment un mélange si charmant que l'œil n'a rien à désirer pour la beauté du Paysage. Je ne vous dirai point que Philomele y chante mieux que dans les autres Bois, que les accens y soyent plus harmonieux, mais tant d'autres agrémens réunis doivent rendre celui-ci encore plus touchant. Que d'attraits pour les rêveries d'un Philosophe de ma trempe! mais que j'aime ces Bosquets solitaires dont jamais le Soleil n'a percé les ombres, ces grottes de verdure impénétrables au jour! mes pas m'y ramenoient sans cesse, ces doux aziles

aziles du misere n'offrent que les traces du plaisir, & par tout, sont marquez les pas des Amours.

Les Divinitez qu'on adore à Daphné sont les deux Enfans de Latone qui ont chacun un Temple superbe. Celui d'Apollon, surnommé, *Daphnéen*, bâti de Marbre Pentelique, est vaste & orné d'un beau Peristyle ; la Statue d'Apollon dont les Oracles sont aussi celebres que ceux de Delphes, ne cede point en grandeur à celle de Jupiter, Olympien. A l'entrée du Parvis est une fontaine dont l'eau est particulièrement estimée pour son extrême fraîcheur & sa clarté : on l'appelle la Fontaine de Daphné. Le Temple de Diane est plus petit, d'une architecture fort simple & presque sans aucun ornement, mais d'un Marbre de Paros plus blanc que la neige. La plupart des maisons de Daphné sont assises sur les bords du Fleuve & jouissent de la vue de ce beau Canal, les autres sont tournées vers le bois : toutes ont l'aspect du monde le plus riant, & sont agréablement bâties.

A joutez à tous ces avantages un Ciel pur & toujours serein, un air sain, égal, temperé, un terroir fertile & bien cultivé, des fruits admirables & en abondance : Vous aurez une idée du Faubourg d'Annoche. Bayez ce séjour dont la douceur enchaîne les voluptueux Romains, & l'heu-

l'heureuse Canope dont les habitans d'Alexandrie
 ventent la situation, n'en font que de foibles tableaux.
 On retrouve à la fois dans Daphné les delices & l'abon-
 dancede Capoue, la mollesse & le luxe de Sybaris,
 les profusions & la sensualité de Tarente, la licence
 & la galanterie de Naples; le goût de la volupté
 s'y communique avec l'air que l'on y respire
 & vivre délicieusement s'appelle au jourd'hui
vivre à la Daphné.

La Déesse de Syrie, la tendre Astarte n'y
 point encore de Temple, mais elle a des Autels
 dans tous les cœurs, tous sacrifient à la Mere de
 Amours, & l'on n'y voit point d'insensible. Pom-
 pée le Grand, charmé de la beaulté du lieu, &
 voulant encore l'embellir, donna de nouvelles
 terres aux habitans. Quelques Empereurs ont
 préféré cette retraite au Siege de l'Empire, &
 Marc-Antonin, le grand Antonin fit treve avec
 la philosophie pour goûter les delices de Daphné.
 Ce lieu qui semble uniquement consacré à la
 paix & au plaisir, est pourtant assez bien forti-
 fié. Les Romains y entretiennent une garnison
 composée d'une légion entiere; mais sous l'Em-
 pire d'Alexandre Severe, ce séjour avoit tellement
 amolli les Soldats, que plusieurs Officiers pay-
 rent de leurs têtes le relâchement de la disci-
 pline & de l'austerité militaire: Telle est la scene
 délicate où je veux aujourd'hui vous tran-
 porter.

J'arrivai à Antioche quelques jours avant les
Fêtes d'Appollon qui se célèbrent à Daphné :
J'étois adressé par Lamprias, riche négociant de
Chypre, à Ampelide son correspondant qui se
chargea de me procurer tous les agrémens qui
dépendroient de lui. Cet Ampelide est un Ad-
venturier de Nicosie qui s'est prodigieusement
enrichi par le commerce maritime (on veut qu'il
ait eu un peu de piraterie) & qui a choisi le
sejour d'Antioche pour y étaler son opulence.
Ses biens immenses & ses profusions le faussent
avec la Noblesse & les principaux habitans. Sa
maison plus fréquentée qu'un Temple & aussi
publique que celle du Préteur, ressemble plutôt
au Palais d'un Satrape qu'au logement d'un Ci-
toyen. on y voit un concours perpétuel de gens
de toutes conditions & même des Nobles de la
Ville qui viennent en foule adorer la Fortune
& encenser baslement son idole. Sa table dont
le luxe apauvreroit celles de Smindiride & de Cleo-
patre, est ce qui attire principalement ces illustres
parasites. Au reste quoiqu'Ampelide vive avec
eux à peu près comme avec ses cliens, il n'est à
propement parler que leur Intendant ou leur Eco-
nome, car ils jouissent réellement Plus que lui-
même de ses propres biens, & il est moins riche
pour soi que pour eux. Il a des enfans dont
tout le mérite est de ne point dégénérer du faste
& du luxe de leur pere, & qui n'ont aucun de
ses talens pour accroître ou pour conserver leur
bien.

Nota.

J'ai.



Nota. Dans l'Arabe que nous traduisons il y a une lacune en cet endroit qui paroît assez considerable nous avons crû qu'il valoit mieux la représenter fidèlement que d'imiter quelques Philologues modernes qui ont tenté sans succès de rétablir de pareils vers dans les Originaux.

..... Le centurion Largus, qui s'étoit mis lui-même du voyage solidairement avec Prasine, est un gros garçon, court & ragot, qui est le premier homme d'anrioché pour faire les honneurs d'une bonne table, & pour louer le Vin de Lesbos. On le dit fils d'un Affranchi qui après avoir exactement passé par tous les degrez de la fortune sans en avoir décliné un seul parvenu assez vieux à la Quesure, a poussé ce Cader dans les Armes pour lui faire jeter les fondemens de sa maison. Il est vrai qu'il n'a point l'inclination tout-à-fait aussi guerriere que l'aîné qui est Centumvir. ou dans la judicature: Mais en récompense il mange son bien & celui des autres fort noblement. Voilà tous ceux qui nous accompagnerent à Daphné.

Nous arrivâmes dans ce Faubourg un peu avant le coucher du Soleil. Nous entrons dans une maison Vaste & spacieuse comme un Cirque: Quantité de litieres & de Chevaux qui remplissoient déjà deux grandes cours, annoncent une nombreuse recrue d'Hôtes qui avoient pris pos-

cession du Logis. Ils étoient répandus 'partie dans les Sales, partie dans les Jardins & dans les Vergers: un peuple d'Esclaves & de Domestiques rempressoit conroit de rous côtez. Ampelide, au milieu d'une brillante escorte, marchoit ientement apuyé sur le bras de la complaisante Mel-saria, qui plioit deja sous son propre embonpoint. On parvient dans un grand Vestibule d'où l'on découvre à la fois cent différentes scenes. Bois, Jardins Eaux Campagnes, Edifices; on diroit que la Nature & l'Art ont à l'envi rassemblé sous les yeux tous ces agréables objets. Ou voit même la Ville d'Antioche, qui par une perspective admirable, semble se rapprocher dans l'éloignement à mesure que les extrémités se confondent avec les premières maisons de Daphné. La nuit vient, on nous fait passer dans un magnifique Salon où l'on se rassemble de toutes parts. Là les visages s'épanouissent ou se couvrent les uns à la vue des autres: vous sçavez l'effet du premier abord dans une compagnie nombreuse; Politesses forcées, caresses contraintes, faux épanchemens contortion à droite & à gauche, on répond de la tête, on parle des mains; la familiarité dans un moment a fait plus de chemin que la connoissance. Après le premier choc des civilisés on se partage en différens cercles, chacun prend parti selon son attrait, & se rallie soit auprès des Dames les plus accréditées & les plus apparentes, soit auprès de ceux qui imposent le plus par le rang l'exterieur, ou



ou le ton. Cependant j'étois seul isolé au milieu de cette honorable cohue, & fort embarrassé de ma contenance, lorsqu'Ampelide m'ayant aperçu, Que vous ai-je dit, mon cher Titien, me cria-t-il ? Vous voyez qu'il n'y a pas moyen de quitter Antioche, la Ville nous suit à la Campagne.

Ce peu de paroles adressées à un inconnu que personne n'avoit encore remarqué, fit apparemment tomber comme un voile épais qui me cachoit aux regards de l'assemblée ; en effet il n'en fallut pas davantage pour attirer tous les yeux sur moy & peut-être pour me donner un air de considération. Un homme qu'à son empressément flatteur & au tour de ses politesses exagérées, je reconnus pour un de ces veridiques Crétois qui s'introduisent aujourd'hui partout, me jugea digne de son attention, & vint généreusement dissiper ma solitude. Il faut tirer parti des hommes, & mettre à profit tous les caracteres. Celui-ci me parut tout propre à me servir de guide dans un pays plus étranger pour mes mœurs que tout ce que j'avois vû dans mes voyages ; mais il me prévint lui-même. Il m'offrit de me mettre au fait des gens avec qui nous ayons à vivre, & d'abord entrant en matière : Vous avez, dit-il, malgré, votre jeunesse un air de discretion qui vous ouvre les coeurs, & qui m'obligera de retrancher tous les mystérieux preliminaires qui pourroient faire,

lan.

languir votre curiosité. „ Voulez-vous, continua-
 til en baissant la voix avoir de bonne main la
 Chronique d'Antioche; Seriezvous bien aise
 d'être instruit des galanteries des intrigues
 secretes & des interêts de toutes les per-
 sonnes que vous voyez? Je suis en état de vo-
 us satisfaire; Personne n'est plus répandu que moi
 & des liaisons de toutes especes jointes à un
 grand usage du monde, m'ont mis à portée de
 n'ignorer rien de ce qui se passe d'intéressant, soit
 à la Ville soit à la Campagne.

Vous avez entendu parler de l'enlèvement d'Al-
 bionice? Il y a des circonstances peu connues;
 elle avoit épousé un petit Publicain, de ces gens
 destinez uniquement à servir d'étiquette aux at-
 traits d'une femme. Un jeune Etranger prend
 du gout pour elle, la fait eclipser & l'emmene en
 vrai Corsaire. Un pareil enlèvement dans vot-
 re Grace auroit tout mis en combustion; son
 mari seul, l'homme d'Antioche qui sans doute
 y avoit le moins d'intérêt, crut devoir pour son
 honneur faire quelque bruit; mais il est homme
 d'accomodement, bientôt il voulut entrer en né-
 gociation avec sa femme & traiter de ses droits
 à l'amiable. Sa tendre Moitié lui fit offrir une
 pension sur le revenu de ses charmes, mais après
 lui avoir tenu pendant quelque tems le bec à
 l'eau, la négociation fut rompue & il est resté seul
 chargé du ridicule de toute cette aventure.

J'ai

J'ai eu le secret des amours naissans & des tendres projets de la jeune Chlore. La fiere & foible Arsinoë en secret rivale de sa fille, avoit déjà disposé de sa main & comptoit disposer pour elle-même du cœur de son respectable Amant. Une suite mal concertée les derobe à son ambition & à sa tendresse. Le couple entreprenant va renouveler l'Héroïsme aventurier de la Mere, & commence un Roman sur le plan du sien; mais l'imprudence conduit tous leurs pas, & le nouveau Thésée rate la conquête. Vous sçavez le dénouement de l'aventure : quel sera le Bacchus de cette Ariane ?

J'ai sçu le premier l'intrigue d'Agathias avec la femme du Vice-Préteur. Toutes les Meres la prônent; à leurs femmes-filles tous les maris la vantoient à leurs femmes Jeune, belle, spirituelle & vertueuse. Elle faisoit envier le sort de son Epoux : S'il en étoit idolâtre, elle l'adoroit. Cet amour conjugal étoit trop violent pour être un simple effet de l'inclination; c'étoit le premier feu d'un temperament que les traces de l'éducation & le défaut d'expérience retenoient dans les bornes des plaisirs permis, mais à qui le goût du monde & l'exemple devoient bientôt faire prendre l'essor. Je me defie d'une vertu rebouteuse j'en vis quelques traits qui ne servoient qu'à confirmer encore mes indices je predis qu'elle n'iroit pas loin; effectivement peu de tems après elle devint femme comme les autres. Ap.

Après plusieurs autres Histoires pareilles dont je sçavois déjà une partie : Voyez-vous, ajouta-t-il, ces deux femmes qui s'entretiennent si affectueusement. Ce sont les deux rivales les plus pacifiques qu'il soit possible de trouver; l'une est la femme & l'autre est la maîtresse du vieux Strabon; j'ai entendu leur conversation. La première a besoin du crédit de l'autre, & veut obtenir par son canal quelque chose de son mari; elle n'a que cette voye pour y réussir, & l'autre lui promet ses bons offices. Devineriez-vous que ce grand homme sec qui parle sans cesse à l'oreille de cette grosse femme est son mari; La figure originale que vous voyez est la plus franche Coquette d'Antioche vous croiriez son époux bien amoureux d'elle? Rien moins: Il s'est imaginé qu'il étoit de son honneur d'être sur la liste des Amans de sa femme, & de persuader au public qu'il est du moins aussi bien avec elle que mille gens qui sont sans conséquence. Examinez bien cette petite femme qui parle avec feu à ce jeune homme habillé moitié Ville & moitié Campagne, c'est l'épouse d'un Magistrat qui, dit-on, ne s'est mariée rien moins que pour lui; il est vrai qu'elle porte son nom qu'elle couche ordinairement chez-lui & qu'elle y reçoit quelques visites; mais elle a son ménage ailleurs. Ce jeune homme est un riche garçon qui s'est volé pour elle au célibat: c'est chez lui proprement qu'on est établi; elle le gouverne lui & toute sa maison, ils mangent régu-

lièrement ensemble, elle lui donne des domestiques & gronde les gens: Elle n'est pas tout-à-fait sa femme, & elle est beaucoup plus que sa maîtresse; on ne scauroit définir cet assemblage.

Mon homme étoit en train de compter & n'étoit pas près de finir, lorsqu'un Officier d'Ampelide dont l'habillement seul valoit au moins le prix de deux ou trois Metairies, vint avertir qu'on avoit servi. Seigneur Agamemnon dit Ampelide, en s'adressant à cet Officier, comment nous faites-vous vivre ce soir? Le Seigneur Agamemnon répondit qu'on mangeoit dans le Pavillon de Vertumne. J'entends, reprit le fastueux Patron, nous ferons assez petite chaire, mais il faut vivre à la Campagne un peu plus frugalement qu'à la Ville. il se leva aussitôt & nous le suivons à travers plusieurs allées de Myrtes dans un superbe Pavillon. Une table de trente couverts offroit l'ambigu le plus somptueux qui jamais ait été servi dans les Festins de Caprée à Tibère, ou à Pouzzol chez Lucullus. On me sépara de mon pauvre Crétos qui ne fut pas à beaucoup près placé aussi honorablement que moi; mais quoiqu'il y eût infiniment à profiter avec un homme aussi-bien instruit, je n'eus pas lieu de regretter son entretien. On me mit entre deux jolies femmes dont le voisinage meritoit d'être envié par toute la Compagnie.

C'est ici, cher Euphorion, que je crus être à

la table des Dieux, Quel coup d'œil, ô Ciel !
 Quel spectacle enchanteur ! Le Sallon le buffet,
 la table & les convives ravissoient également mes
 yeux. Le Sallon, ouvert de tous côtés, donnoit
 sur une Orangerie ; il étoit éclairé d'un nombre
 infini de lumieres que les glaces & les christaux
 répéroient & multiplioient énoore. La richesse du
 Buffet ne peut se décrire, je n'en ferois qu'affoi-
 blir l'idée en voulant la réduire aux miennes.
 Là brilloient mille vases précieux tous ciselez de
 la main de Myron. L'Argile de Samos & la terre
 de Sicile par leur délicatesse & leur fragilité y dis-
 putoient de prix avec lor' & l'argent. Jamais
 Verrés ne remporta de la Questure tant de vases
 differens.

Pour la table, l'œil étoit partage entre la pro-
 preté, la symetrie, l'abondance & la diversité des
 mets. Les présens de Pomone, les dons de Co-
 mus étoient agreablement entremêlez, & Flore
 embellissoit tout de ses couleurs. La vûe enchan-
 tée d'un si bel ordre en invitant le goût, arrê-
 tent la main. Mais comment vous dépeindre les
 agrémens que vingt beautés assises à cette
 table, ajoutoient encoré au spectacle ? De
 beaux yeux animez par la joye & par la bonne
 chere ne sont déjà que trop séduisans ; mais quand
 des attraits qui peuvent soutenir le jour en em-
 pruntant encore des lumieres de la nuit ; quand
 les lustres & les flambeaux viennent répandre un

fatd innocent sur les visages, & par un clair obscur inimitable, donner aux traits cet adoucissement ou ce relief qui échappe au pinceau, vous pouvez vous figurer l'effet d'une si aimable perspective. Comme le Sallon étoit spacieux & bien percé, le grand nombre des Convives n'empêchoit point de goûter la fraîcheur des Jardins qui nous environnoient de tous côtez. Un air délicieux qui se renouvelloit sans cesse, nous l'apportoit avec l'odeur des Myrthes & des Orangers. Ce doux parfum venoit se confondre avec les délicates fumées des viandes ; ainsi l'odorat invitoit encore & servoit en même tems le goût. Le plaisir de la bouche est d'ordinaire celui qui rassemble tous le autres & le moins durable de tous. La vûe des objets agréables & les approches d'une femme qu'on aime nous en laissent de vives idées qui dans l'absence de l'objet nous représentent la réalité. Qu'une Lyre harmonieuse ou qu'une belle voix se fasse entendre, il reste dans l'oreille comme un doux écho qui nous en repete les sons. L'odorat conserve quelque tems les traces & le sentiment des odeurs. Le durée de l'ingrat plaisir de la bouche se termine à l'action purement machinale ; il s'évanouit dans l'instant qu'on le goûte, il échappe à mesure qu'il renaît, l'imagination ne peut le rappeler, & s'il nous laisse quelque impression, ce n'est qu'un sentiment amer ou douloureux qui punit notre gourmandise.

mandise. Je Passerai donc rapidement sur un très-rapide plaisir. Le divin Grillus entre les mains du quel tout se change en Nectar & en Ambrosie, s'étoit sur passé lui même, & Marc Antoine auroit payé tout au moins chaque plat du don d'une Ville. Que vous dirai-je enfin? Concevez tout ce qu'il est possible d'imaginer en fait de bonne chere, d'exquis, de delicieux de delicat, de relevé, de fin. & de piquant: Rassemblez tous les termes inventez pour l'art voluptueux des Aspicus, vous ne trouverez rien au dessus de l'idée que je veux vous donner de ce repas. Cent flacons ensevelis sous la neige dans des puits d'argent, remplissoient de tems en tems les coupes des plus excellens vins de Grece & d'Italie.

La Joye, la Volupté, l'aimable Yvresse couloient à la fois dans tous les cœurs, & toujours au fond de la coupe naissoient les ris & les doux propos. A mesure que l'appetit faisoit place à la pure sensualité, & que la sensualité s'emousoit, les langues se délioient peu à peu & la conversation quis'engageoit alloit devenir générale lorsqu'Ampelide l'interrompant: Glycere, dit-il, a promis de chanter, il faut qu'elle nous tienne patcolle. Tout le monde aussi tôt jeta les yeux sur la charmante Comedienne, & Damoclès qui l'avoit amenée, vouloit faire les honneurs de la voix, lui demanda je ne sçai quelle Hymne,

connue, disoit-il, de très peu de personnes. Glycere après quelques façons & les minoderies ordinaires, se rendit aux instances de la Compagnie. Il se fait un profond silence, & son facile gosier se déploie. A mesure qu'elle chante sa voix flexible semble augmenter à chaque instant de netteté, de force & d'étendue : tout à coup elle éclate & perce les airs, ou s'élève par degrez, puis elle baisse & descend peu à peu toujours dégradée avec art, toujours pleine dans ses inflexions, toujours juste dans ses mouvemens. Tantôt c'est un Rossignol qui pousse fierement les traits harmonieux d'une tenue, ou qui roule avec des tons flûtez une fugue rou-chante. Tantôt c'est une, Tourterelle qui prononce des sons languissans remplis de douceur & de tendresse. Tantôt c'est une Fauvette dont la voix legere voltige, jouie & papillonne, dans les cadences d'une ariette. Telle l'enchanteresse Glycere ravit & transporte toute l'Assemblée,

Pendant qu'elle chante, l'oreille enivrée de plaisir, éprouve un doux ébranlement qui passe jusqu'au cœur, qui le dilate. Après quelle a chanté on sent encore une tendre émotion, un retentissement semblable à l'effet de ces sons mourans qu'un écho mélodieux traîne encore après que la voix est expirée.

Nora. Cette seconde Lacune ne paroît pas moins
considérable que la première & sera peut-être
encore plus regrettée.

Je ne prétens pas, reprit
Hermorime justifier toutes les femmes & don-
ner toujours le tort aux maris, quoiqu'un mari
ait toujours tort de n'être point aussi aimable
qu'un Amant : Mais il y a des fautes si excu-
sables, des foiblesses si autorisées par les cir-
constances ou se trouve une femme, qu'en vé-
rité ce ne sont presque plus des fautes, & qu'on
devroit leur chercher un nom, qui sans désigner
une entière innocence, n'emportât point aussi
l'idée du crime.

Une jeune beauté telle qu'Artemise, immo-
lée aux droits de sa naissance & à l'éclat du rang
laisse engager sa main & reçoit le joug qu'une
ambitieuse autorité lui présente; mais son cœur
est demeuré libre. La nature à ses droits à part,
dont aucun pouvoir ne sauroit disposer : elle pro-
teste en secret pour la victime contre la violence,
qu'on lui fait ses momens sont marquez, il vient
un tems quelle reclame les droits de son cœur,
& pientôt l'amour l'émancipe.

Votre morale, interrompt Delphire, ne sera
point du goût des maris, mais elle peut s'appli-
quer à bien d'autres cas qu'à celui de l'adorable

Artemise. On peut considérer en général un mari comme un tiran autorisé, & un amant comme un esclave volontaire; or quand une jolie femme se trouve entre un amant & un mari jugez si à supposer d'ailleurs tous les avantages égaux entr'eux l'amour du devoir peut être assez fort pour faire balancer un instant entre deux conditions aussi opposées que sont l'empire & l'esclavage. Car enfin cette infidélité dont les hommes font tous un si grand crime aux femmes, ne consiste le plus souvent qu'à reprendre sur un amant les droits qu'un époux usurpe sur nous. Mais je vois qu'insensiblement les réflexions nous ont menés loin, & j'aime mieux entendre Hermotime achever les Portraits qu'il a commencez: nous en étions au Prince d'Arménie.

Si je voulois peindre le caractère du prince d'Arménie, continua Hermotime, la raison, le bon sens, la probité, la honte feroient à coup sûr le fond du tableau. Ce Prince se développe de jour en jour, mais il perd encore beaucoup à n'être point assez connu, par la défiance qu'il a de lui-même. Il regarde la Royauté comme une Charge dont la représentation souvent coûte encore plus que les travaux: il sait pourtant l'estimer ce qu'elle vaut il en connoît les prérogatives mais après avoir donné en public tout ce qu'il doit au caractère (sans négliger le cabinet.)

net) il aime, pour ainsi dire, à rentrer chez lui, à jouir de sa fortune en homme prive, & il semble n'être la plupart du tems que le premier Bourgeois de son Royaume. Il n'a pas les passions assez vives pour en faire craindre de dominantes, & la douceur de son temperament les tient dans une espece d'equilibre qui n'en laisse point appercevoir de decisives pour son caractere. On dit que ce Prince est timide avec le sexe, & que la qualité de souverain ne lui donne point le privilege d'être plus entreprenant que les autres hommes, mais seulement d'être dispensé des préliminaires d'un tendre commerce. On ne sçait point encore s'il est délicat en amour, mais on présume qu'une femme délicate pourroit un jour le rendre tel & tourner son cœur aux belles passions.

Ce que vous nous dites, reprit Delphire, de la vie privée du Prince d'Arménie me donne une curiosité: Je voudrois sçavoir s'il est de la Société des * BATISSEURS. On dit qu'il y a des Souverains initiez dans cette Secte moderne.

A propos de Batisseurs, s'écria vivement Chelidonium, ne pourrons nous jamais découvrir le

B s

pré-

* Nota Je ne sçai si le mot de Batiseur répond à toute la force des mots Arabes Banna & M'jimari, employez indifferemment dans le Texte que je traduis.

prétendu secret de cette Cabale, plus impénétrable que les mysteres d'Orphée ou que ceux de la bonne Déesse : En verité nous devrions toutes autant que nous sommes de femmes à Antioche nous liguier & conspirer ensemble pour arracher le secret de ces nouveaux *Mystes*. Une pareille ligue, répondit Damocles d'un air qui déceloit le *Bâtisseur*, seroit sans doute bien redoutable : mais l'inutilité des efforts que j'ai vû faire à plusieurs Belles pour tirer ce secret de leurs Amans ou de leurs Epoux, me feroit douter que la violence & les forces réunies des Dames pussent aujourd'hui leur réussir mieux. Aristomaque continua-t'il, venoit d'être admis dans la Société son Epouse dont la beauté feroit succomber la discretion de tous les Phitagoriciens du monde entendit parler de cette nouvelle Secte. Quelqu'un avoit malicieusement glissé dans la conversation quelques idées de *foy Socratique* dont on sçait pourtant que les *Bâtisseurs* sont fort éloignés. Il y avoit de quoi effrayer des Dames beaucoup moins emportées que ces femmes de Thrace qui déchirerent le pauvre Orphée sur de pareils soupçons. L'Epouse d'Aristomaque court sur le champ communiquer ses allarmes & sa jalousie à douze ou quinze femmes de qualité. On s'assemble, on complotte, on se promet de mettre en usage tous les moyens qu'une femme aimable peut avoir pour vaincre la résistance d'un Mari. Tout fut inutile, aucun ne trahit le secret &

& les annales des *Bâtisseurs* ne sont chargées d'aucun trait de foiblesse dont les Dames puissent faire honneurs à leurs charmes

Nous nous serions fort bien passées de votre Histoire, reprit Chelidonium d'un ton piqué : on ne compte point assez sur votre complaisance pour s'attendre à tirer d'autres lumières de vous mais Hermorime est assez instruit pour nous donner au moins une idée de cette fameuse *Bâtisserie*, & c'est ce que je lui demande au nom de Dames.

La Société des *Bâtisseurs*, dit Hermorime, a pris naissance dans la nouvelle Isle de *Samothrace* où elle est aussi le plus répandue. On sçait que cette Isle est le berceau ou l'asile de toutes les singularités du monde ; le Particularisme & l'esprit de cabale y partagent tous les Habitans en une infinité d'associations qui dégèrent souvent en Partis ; c'est peut-être ce qui a obligé des Souverains à défendre dans leurs Etats une Société venue d'un Pays dont on craint l'air. Je suis pourtant persuadé qu'au fond elle n'intéresse en aucune manière ni le Gouvernement ni les mœurs.

Toutes les Conditions, tous les Etats depuis le Sceptre jusqu'à la Houlette, y son admis, & l'on peut regarder cette société comme une espece de Cynisme dont l'esprit est de ramener les hommes à l'égalité naturelle & primitive cette Secte a
cela

cela de commun avec toutes les autres Sectes modernes qu'on n'y entre point gratuitement mais les frais ne sont point considérables & les riches payent pour les pauvres. On dit qu'ils se regardent tous comme frères, & qu'ils s'assistent mutuellement de leurs services & de leurs bourses: en ce cas il seroit à souhaiter que tous les hommes fussent *Bâtisseurs*. Les marques & les ornemens de cette profession sont un compas, une Règle, une Equiere, une Truelle & un tablier: c'est là l'équipage d'un *Bâtisseur*. Le Chef de la *Bâtisserie* porte pour Egide sur la poitrine un Soleil avec un Compas renversé. Cette Société fait à *Samothrace* une espèce de Procession publique dans des Chars. Je ne puis vous rien dire des regles ni des cérémonies de la réception, qui sont des Lettres closes pour moi; mais j'ai lù le prétendu serment qu'on exige de tous les Récipiendaires: il roule principalement sur le secret qu'on jure de garder inviolablement sous les peines les plus cruelles. Voilà, Mesdames, ce que je sçai de la société des *Bâtisseurs*, je ne suis point curieux d'aller plus loin & en vérité je ne ferai nul effort pour découvrir un prétendu secret qui n'a peut-être, comme bien d'autres rien de merveilleux que le mystere.

Eh! ne voyez-vous pas, répondit Delphire, que c'est justement l'enveloppe qui pique notre curiosité. Nous sommes persuadées comme vous
que

que rien dans le fond n'est moins sérieux, & l'on se doute bien que les hommes n'ont inventé cette mystérieuse bagatelle que dans l'idée de nous faire enrager.

Pour moi, reprit l'enjouée Clytie, j'ai le secret de mortifier les gens mystérieux eux-mêmes & c'est de n'être point du tout curieuse : je connois beaucoup de *Bâtisseurs* ou soit disants tels, mais je ne leur ai jamais parlé de leur cabale que pour m'en moquer. Il faut à ce sujet que je vous conte l'Histoire de trois femmes de ma connoissance qui n'ont rien oublié pour arracher ce prétendu secret de leurs Amans & qui ont été bien cruellement les duppes de leur curiosité. Je tiens d'elles mêmes cette Histoire & je vais les faire parler.

J'avois entrepris, dit la première, de faire succomber mon amant ; je lui donnai rendez vous chez-moi & je l'attendis sous les armes : il arriva, je l'accablai de caresses & je mers tout en usage pour l'enflammer, bien résolue de l'arrêter au milieu de mes embrassemens. Il s'abandonne à ses transports, il se plonge dans cette yvresse dans ce délire où je le voulois : mais en l'attaquant avec tant de vivacité je n'étois plus sur la défensive, & déjà j'étois toute en feu moi-même ; mon desordre l'irrite encore, il gagne peu à peu le terrain il entre malgré moi dans la lice

Hé-

Mélas je m'étois si bien promis de ne pas lui laisser faire tant de chemin Je veux commencer à m'expliquer, ma voix expire dans ma bouche il me prend une foiblesse, mon cœur se fond, je n'y suis plus, le traître acheve & me laisse noyée dans le plaisir. exhaler en soupirant ma confusion. . . Rendue a moi-même je voulus d'abord exiger avec autorité la confiance dont l'ingrat étoit de ja payé; c'en étoit fait il avoit tout l'avantage sur moi, il sçut éviter le conflict & je n'ai jamais pû y revenir.

Je m'y suis pris, dit la seconde d'une manière un peu différente & j'ai été trompée bien plus tristement. Mon Amant vint un jour me voir à l'heure que je l'avois mandé! j'avois pris tous mes avantages & j'étois contente de moi; je feignis subitement une migraine & j'ordonnai à mes femmes de me deshabiller. Mon Amant comprit ce que vouloit dire une migraine venue si à Propos, & d'abord je le vis prendre feu. On me deshabille en sa présence & toutes les circonstances de ma Toilette l'enflamment encore de plus en plus Vous n'ignorez pas avec quel art une femme adroite sçait ménager la vue de ses appas, sans trop montrer ce qui pourroit émousser le désir curieux du galand, sans cacher aussi ce qui peut l'irriter. On nous laisse seuls; je me mets au lit: bien tôt mon Amant s'y précipite il m'embrasse, je le rebute, je me déroche à ses caresses; mes refus l'animent les transports redou-

doublent il devient plus vif & plus pressant : je reste insensible, j'évite ses approches & j'affecte une froideur qui le desesperé. Il veut sçavoir la cause de cette bizarerie ; je lui explique après bien des façons l'objet de ma curiosité ; mais tout à coup son feu s'éteint il devient immobile & aussi froid que j'avois affecté de l'être, la seule proposition l'a glacé ; malheureusement sa vivacité m'avoit déjà mis dans un desordre que je ne pouvois presque plus lui cacher : maudite sensibilité Helas ! encore un instant peut-être, j'allois lui demander moi-même ce qu'il m'avoit tant coûté à lui refuser. Il m'épargne cette confusion, il saute hors du lit se r'habille & s'en va ; ainsi je me vis privée des douceurs que l'Amour me presentoit de si bonne grace, & je perdis avec mon étalage l'espoir de satisfaire ma curiosité.

Mon aventure dit la troisième, a beaucoup de conformite avec les vôtres mais Vous allez voir que si je n'ai pas mieux réussi que vous dans mon but, j'ai tiré meilleur parti des moyens. Mon Mari est de la Cabale en question, & j'avois inutilement mis tout en usage pour le faire parler, quand je découvris que mon Amant venoit d'être initié dans la même Secte Un Amant & moins fort qu'un Mari : Je retournai ma batterie de ce côté-là ; mais vous ne devineriez jamais l'expedient dont ie m'avisai. Je
fai

feignis d'être amoureuse de mon Mari, je lui faisois publiquement des mines & je l'importunois de mes caresses. Mon amant me rencontroit par tout avec lui, & ne pouvoit plus trouver un moment pour m'entretenir & s'expliquer : le voila pique jaloux, furieux ; c'étoit justement où je l'attendois. Je lui menageai un tête-à-tête pendant l'absence de mon Mari ; il debuta par des reproches : Je mis les *Bâtisseurs* sur le tapis ; je lui dis d'un ton ferme & serieux que je ne voulois point d'un Amant qui eût de pareils secrets pour moi, que mon Mari étoit plus confiant, qu'il mettoit a ce prix l'attachement que je continuerois d'avoir pour lui, qu'aux premières marques de ma tendresse j'étois sûre de la voir payer sans délai de cette confidence qu'ainsi tout ce que je pouvois faire pour mon Amant étoit de lui donner la preference. Le pauvre garçon s'tendrissoit & commençoit a s'ébranler lorsqu'on entend a la porte de ma chambre les pas d'un homme qui l'obligeoit de se sauver dans un Cabinet ; c'étoit mon Mari qui revenoit donner quelque ordre pour sortir sur le champ. Il me trouva sur un lit de repos dans un deshabile appetissant, animee & même un peu emuë du tête-a-tête qu'il interrompoit. Je lui parus jolie en cet état & je reveillai ses desirs : Il voulut user de ses droits il n'y eut pas moyen de s'en defendre. Après cet impromptu il fut un instant a me dire quelques douceurs ?

de *Barbisseurs* il n'en fut pas question. Il me quitta à peine que mon Amant sort tout enflammé du cabinet; il avoit entendu distinctement tout ce qui s'étoit dit & ce qui s'étoit fait : je ne pouvois plus le menacer de la foiblesse conjugale; il étoit furieux d'amour, & dans le désordre où j'étois encore par la pétulance de mon Mari, toute ma personne respiroit une odeur de volupté, il fit de moi tout ce qu'il voulut & je n'eus pas la force de refuser ni d'exiger rien.

Tous ces délicieux entretiens ne m'empêchoient pas de donner une partie de mon attention à une jolie brune assise au-dessous de moi. Je m'étois d'abord partagé fort également entre mes deux voisines, & j'avois à ma droite une assez belle blonde; mais les yeux noirs m'avoient insensiblement détaché d'elle, & tout à fait attiré sur la gauche. J'étois comme ces Fleuves vagabonds qui abandonnent peu à peu certaines rives pour se rejeter sur d'autres bords qu'ils semblent aimer par préférence. Cette image peint au naturel la situation où j'étois à table. Il y avoit un grand vuide à ma droite, & ce vuide s'étoit formé par les mouvemens imperceptibles qu'on fait à table pour se rapprocher d'une personne dont le voisinage fait plaisir. Nous nous pressions encore cette brune & moi, & nous nous trouvions si serrez qu'une jambe de femme qui alloit sans cesse brochant & tâtonnant sous la table,

ble prenoit à chaque instant un pied femelle pour le mien. Il faut vous expliquer ce qu'il vouloit cette jambe. J'avois comme j'ai dit, au commencement du repas si bien partagé mes attentions entre mes deux voisines à droite & à gauche que j'avois conservé l'équilibre, mais à la fin la piquante Brune m'avoit entièrement entraînée vers elle. Or cette divine Blonde que j'abandonnois ne me voyoit, pas fort tranquillement tourner le dos à ses charmes & me regardoit comme un transfuge; malheureusement elle n'avoit personne à côté d'elle ou à sa portée pour pouvoir user de représailles; sa solitude l'ennuyoit, elle crut que ces petites avances dont on est réduit à se servir à table, pourroient me ramener. Elle se contraignoit donc pour allonger une jambe qui portoit toujours à faux : ce quiproquo de galanterie nous divertissoit; mais un mauvais Génie vint s'en mêler. Un maudit Chien qui rôdait sous la table voyant au bout d'une jambe tendue une jolie mule aller & venir, prit goût au badinage & n'attendoit que le moment de la voir tomber pour la piller. En effet la malheureuse mule ne tarda pas à quitter le pied. La belle promenoit sa jambe pour tâcher de la rejoindre; elle se déhanchoit & faisoit mille contorsions dont nous ne perdions rien la petite Brune & moi. Vous devinez bien ce qu'étoit devenuë la mule; le Chien s'étoit jetté dessus & l'avoit emportée hors de la Salle pour en disposer à son plaisir.

Notre



Notre Blonde décontenancée étoit encore à la quête de sa chaussure lorsqu'il fallut se lever de table ; un rouge de pourpre lui monta au visage. Ma charitable voisine qui scavoit toute l'aventure de la mule, se faisoit une idée charmante de la voir clopiner sur un patin ; mais sa malice fut rompée. Un domestique officieux vint rapporter la mule à demi rongée. Personne ne la réclamoit & elle passoit de main en main lorsqu'enfin la belle au pied nud se vit forcée de la reconnoître & parut fort plaisant qu'elle eût été si long-tems sans se plaindre de l'absence de sa chaussure, & chacun pensa ce qu'il voulut de cet incident.

Voilà comme finit ce souper. De la Salle on se repandit dans les Jardins. Nous avions la plus belle nuit du monde, j'entends de ces nuits qui ne sont ni trop claires ni trop sombres, & qui semblent faites Pour les tendres aventures. Je ne pus pas des plus maltraitez de la fortune : & ce sont les plaisirs de cette heureuse nuit qu'il me reste à vous décrire pour terminer le premier souper.

.....

Fin du premier Fragment.

C,

LES



LES
DORTOIRS
DE
LACEDEMONE,
OU

DIALOGUE

*Sur la Volupté, entre Aristippe &
Lais.*

L A I S.

. **P**eux-être me trouverez
. vous trop voluptueux
& trop prophane pour être admise aux mystères de la Philosophie ; mais je n'ai point toujours des Philosophes, ou ils ne le sont gueres avec moi & pendant que je tiens un Chef de Secte, je veux

irer parti de son commerce. On dit que votre morale est assez commode.

ARISTIPPE.

Comment, commode ! ma Philosophie, belle Lais, est tout-à-fait de votre ressort ; elle ne roule que sur la volupté.

LAIS

Bon ! je serois donc philosophe sans le savoir ; . . . mais ce n'est qu'une plaisanterie, vous croyez m'échapper par-là.

ARISTIPPE.

Je vous parle très-sérieusement : encore un coup, tout mon système est bâti sur la volupté, & je vais vous mettre au fait en deux mots : vous avez entendu parler d'Epicure & des Epicuriens,

LAIS

Oui, à propos, & je me souviens qu'ils font profession d'être voluptueux ; il m'en a passé nombre par les mains.

ARISTIPPE.

Oh ! ceux que vous voulez dire sont des sensuels

suels qui expliquent Epicure à leur mode. & qui le prennent, à la lettre mais les vrais Epicuriens, ou du moins ceux qui se donnent pour tels n'admettent qu'une volupté spirituelle qu'ils font consister dans un état de pure impassibilité appelé l'Indolence Epicurienne, c'est-à-dire dans un état exempt de passion & par conséquent de plaisir & de peine. Vous voyez qu'une pareille volupté est une chimere, & qu'un voluptueux de la façon d'Epicure n'est pas moins un Ette de raison que le Sage des Stoïciens.

L AIS.

Effectivement cette indolence est une espèce de Létargie, ou tout au moins un profond sommeil pendant lequel sont suspendus tous les biens & les maux de la vie.

ARISTIPPE.

Vous me volez, belle Lais, c'est là justement ma définition.

L AIS.

Mais ces sensuels qui se livrent bonnement sur la foi de votre Epicure aux plaisirs du corps, ne me paroissent pas si visionnaires,

ARISTIPPE

S'ils entendent mal la Doctrine, du moins il sem-

semblent adopter la mienne, & je suis en droit
de revendiquer cette espece de voluptueux ; car la
volupté que je professe est une volupté purement
corporelle. Je rappelle au plaisir & à la dou-
leur toutes les passions & toutes les affections hu-
maines. Je définis le plaisir une émotion douce,
et la douleur une émotion violente. Je prétends
que ces deux mouvemens sont le principe & la
fin de toutes nos actions. Parcourez toute la
vie de l'homme, vous trouverez qu'elle roule uni-
quement sur ces deux mobiles. Tout ce qui a le
sentiment est par sa nature invinciblement porté
au plaisir ; c'est lui que nous cherchons en naissant-
même avant que la raison nous fasse discerner ce
qui mérite notre aversion, & ce que nous devons
embrasser ; & enfin toute la vie se passe à pour-
suivre le plaisir & à fuir la peine.

Le plaisir nous rend tout facile
Sans le plaisir on ne fait rien ;
Il est & du mal & du bien
Le doux & le puissant mobile

c'est un Poëte de Cyrenne qui parle.

LAIS.

Pour moi j'ai de bonnes raisons pour goûter
votre nouvelle Philosophie. Mais si votre Fille,
l'aimable Arété, professe la Doctrine de son Pere,

(comme vous venez de me l'assurer,) elle doit faire déserter toutes les autres Ecoles. Je me fais une idée charmante d'une Ecole de volupté où président les graces & la jeunesse. Que d'agréments une pareille doctrine doit encore avoir dans sa bouche, & qu'on apprend de choses dans ses yeux. En vérité je voudrois être homme ; quelles leçons le Maître & le Disciple se donneroient réciproquement : tour à tour nous ferions ces deux rôles, & le Disciple redeviendrait Maître.

A R I S T I P P E.

Elle seroit sans doute en bonnes mains ; mais laissez moi vous achever mon système. Je prétends encore qu'une volupté ne diffère point d'une autre volupté, . . .

L A I S.

Oh ! s'il vous plaît, je vous arrête là ; je suis un peu connoissente en plaisirs & assurément j'y fais de la différence.

A R I S T I P P E.

Que je vous explique ce Paradoxe & nous serons bien-tôt d'accord. Le plaisir en général n'est, comme je vous ai dit, qu'un doux ébranlement imprimé à l'ame, une secousse agréable qu'elle.

quelle reçoit des sens. Or quand je soutiens qu'une volupté n'est point différente d'une autre volupté, c'est par rapport à cette idée générale, & dans le sens que les Stoïciens prétendent que toutes les fautes sont égales, parce qu'elles sont toutes également des transgressions de la Loi. Ain- si vous concevez que les plaisirs, considerez pure- ment & simplement comme des modifications de l'ame, ne diffèrent point essentiellement. J'i- magine en effet les sens (qui sont les véhicules du plaisir) comme les cordes d'un instrument de Mu- sique; les divers sons produits par ces cordes sont tous également des vibrations ou des modifi- cations de l'air, & quand on parlera de la nature des sons en Philosophe, non en Musicien, on dira toujours en général qu'un son n'est pas différent d'un autre son. Il en est de même de nos sensa- tions & par conséquent des plaisirs. Venons à leur différence spécifique, que je reconnois aussi- bien que vous. On dit que les sens sont les fenê- tres de l'ame; c'est l'ame qui voit, qui entend, qui goûte, qui reçoit en un mot toutes les im- pressions dont les sens corporels sont les instru- mens; c'est toujours l'ame qui se modifie dans nos différentes sensations. Ces principes posés, analysons les plaisirs des sens pour trouver en quoi ils sont plus ou moins vifs, plus ou moins déli- cats les uns que les autres & la cause de cette dif- férence. Je commence par celui du goût,

Tant que le plaisir du goût est restreint à celui que la nature attache au besoin, c'est un plaisir tout corporel, & par conséquent le moins délicat de tous; mais on a trouvé le moyen de modifier un sentiment si simple. Les sensations répétées produisent dans l'organe une habitude qui le spiritualise en quelque façon, & il se perfectionne au point de combiner ces mêmes sensations & de comparer ses délices; c'est ce qui faisoit dire d'un certain Gourmand que son ame étoit toute dans son palais. Le plaisir de l'odorat attaché à un organe bien plus délié est susceptible des mêmes raffinements que celui du goût, & ils participent l'un de l'autre jusqu'à se confondre souvent ensemble. Le plaisir de l'oreille semble appartenir tout entier à l'entendement & ne passer par l'organe de l'ouïe que comme à travers un crible sans s'y arrêter. Le plaisir de la vue, relatif en quelque sorte à celui de l'oreille, est le plus étendu des quatre.

L A I S.

Je vous attends au toucher.

A R I S T I P P E.

Le Toucher est un sens universel qui proprement parcourt tous nos organes, mais pour lui assigner un district, je vais tout d'un coup caracté-

seriler le genre de volupté dont il est l'instrument ; & qui participe tant de son étendue. Vous en vouliez venir là sans doute, & vous ferez que je ne pourai pas m'empêcher de contredire mes principes. Vous avez raison, charmante Lais, il ne tiendra toujours qu'à vous de faire avouer au tendre Aristippe que cette volupté, dont vous feriez des leçons à Colytro même & à tous ses Baptes est d'un ordre aussi supérieur que vous l'êtes à toutes les beautés de la Grèce. Mais puisqu'il est question de Philosopher, je soutiens que le plaisir de l'amour rappelé comme celui du goût à la simplicité de la nature, n'est gueres plus délicat ni gueres plus vif, & qu'enfin il ne devient si touchant que parce que c'est celui de tous qui emprunte le plus des facultés de l'ame. Vous sçavez que l'imagination à toutes les propriétés des sens ; qu'elle nous reproduit les sensations, & les retrace encore plus vives qu'elles ne sont naturellement. Or la volupté dont il s'agit est en quelque manière encore plus attachée à l'imagination qu'aux organes corporels, aussi tous les sens paroissent-ils la servir. Considérez avec moi toute l'étendue de cette volupté universelle dans les deux moitié du monstre de Platon. Voyez des Amans bien enflammés ; le charme commence par les yeux ; ils sont ingénieux à découvrir dans l'objet de leur passion mutuelle des perfections & des agrémens qui échappent à tous les autres yeux. A la vue l'un de l'autre tous leurs
sens

sens sont émus & satisfaits à la fois , ou plutôt toute leur ame est dans les sens l'amour les parcourt & les remplit tous ; il les rend plus subtils & plus délicats. Leurs regards sont des traits de flamme qui s'allument réciproquement : leurs yeux nagent dans une tendre yvresse qui ne leur laisse plus voir qu'eux mêmes,

Il n'est point d'harmonie plus douce à l'oreille que la voix qui sort d'une bouche chérie ; elle va d'abord au cœur & le pénètre. Parlerai-je de l'odorat ? Quelle part n'a-t'il point au délire des sens ? Toutes ces circonstances voluptueuses se réunissent à la présence de l'objet qu'on aime.

Quel bonheur pour des Amans de se trouver seulement ensemble : ils s'embrasent avant que de se toucher ; toute leur chaleur se communique & perce à travers le voile le plus épais. Aux moindres approches ils sont en feu. Heureux qui peut tenir la main de sa Maîtresse, & qui peut sentir le pied de son Amant pour le presser mollement du sien ! L'Amour dans ce moment leur fait goûter les plaisirs passés, les plaisirs présents & ceux qu'il leur promet encore. Mais quel sort : quelle félicité, lorsqu'ils sont dans les bras l'un de l'autre, lorsque tous leurs sens confondus sont noyés dans un torrent de délices & qu'ils sentent réciproquement comme un écoulement de leur ame à mesure que la volupté s'épanche & distille dans

Dans leur cœur: Telles sont les douceurs de l'Amour, ces douceurs inexprimables que l'on n'atteint point; le pauvre les éprouve comme le riche; l'Amour égale tous les hommes, & pendant que sous des lambris dorés il charme les graves soucis des Rois, sous un toit rustique il enchante les durs travaux du Laboureur.

L A I S.

Voilà une assez bonne Hymne à l'Amour; cependant si j'avois tenu le pinceau dans la peinture de ces plaisirs, je n'aurois oublié ni ces baisers assaisonnés du nectar des Dieux, selon le langage de vos Poètes; ni ces tendres expressions étouffées aussi-tôt qu'enfantées par le plaisir: ni ces délicieux instans où il se fait entre les Amans comme un échange de leurs ames, où elles semblent errer sur leurs lèvres & s'exhaler dans leurs soupirs brûlans, ni ces momens d'ivresse où chacun d'eux ne jouit pas moins du plaisir qu'il donne que de celui qu'il reçoit lui-même, ni ces douces langueurs & ces défaillances... mais le Disciple insensiblement fait le personnage du Maître. Reprenez vos droits, Aristippe, je suis prête à vous écouter.

A R I S T I P P E.

Continuez vous-même, Lais, toute ma Philosophie.

sophie en fait de plaisirs est bien courte au prix de la vôtre.

L A I S.

Il n'est pas question de moi ; achevez ce que vous avez à me dire sur la matière que nous traitons.

A R I S T I P P E.

J'en ai assez dit pour vous faire comprendre ce que les plaisirs des sens en général ont de spirituel & de corporel, & même pour quelle part à peu près l'ame ou l'imagination entre dans chacun ; mais à propos d'imagination, Oserois-je vous demander quel ragoût vous trouvez au commerce de Diogene, pour lui prodiguer gratuitement des faveurs que vous faites acheter si cher aux autres.

L A I S.

Je suis bien aise de vous voir un peu jaloux de Diogene.

A R I S T I P P E.

Jaloux : non ? mais je ne comprends pas comment une Beauté délicate peut s'accommoder d'un tel personnage. Sa malpropreté, ses haillons, sa barbe... Il me semble que tout cela n'est pas fort délicieux pour une femme, & pour une femme voluptueuse.

L A I S.

L A I S.

Vous ne connoissez pas encore tous les raffinemens de la volupté. Ces haillons & cette barbe qui vous dégoutent ne sont que l'étui de Diogene. Si vous sçaviez toutes les ressources

A R I S T I P P E.

J'entends, le Planteur d'hommes à vos yeux fait disparaître le Cynique ; c'est assurément sçavoir *enfondré de petites incommodités dans un grand bien.*

L A I S.

Ne méprisez pas tant les Cyniques. Je connois des femmes plus délicates que ma profession ne me permet de l'être, qui avec leur robe & leur barbe ; les préfèrent à tous vos colifichets parfumez.

A R I S T I P P E.

Je n'envie point leurs bonnes fortunes, & en vérité j'y renonce à ce prix ; mais revenons à notre sujet. L'imagination suivant mes principes fait souvent tous les frais de nos plaisirs, c'est ce qu'il faut appuyer de quelques exemples.

J'ai fait un voyage à Lacédémone & entre plusieurs singularités j'y ai remarqué quelques usages qui m'ont d'abord parut ridicules, mais dont j'ai reconnu l'utilité.

Premierement on fait danser les jeunes filles toutes nues dans les Places publiques à la vûe de tout

tout le monde, & pour sauver l'indécence du spectacle, on dit qu'elles sont couvertes de l'honnêteté publique.

L A I S.

Il faut bien de l'étoffe pour toutes ces nudités & je crains furieusement qu'elle ne montre la corde.

ARISTIPPE.

Je croyois que l'objet de ces danses publiques étoit d'émousser la convoitise par l'habitude du spectacle, mais c'est une espèce de Marché où les filles étalent leurs avantages, & où les jeunes gens viennent choisir des femmes. Au reste les filles ont leur revanche aux exercices de la Lutte où elles assistent. En second lieu Tous les Mariages sont des rapt, j'entends néanmoins des rapt volontaires. Un jeune homme qui veut épouser une fille est obligé de l'enlever. Cet usage applaudit bien des difficultés & abrége les procédures; s'il étoit reçu parmi nous on ne verroit point tant de divorces sans Hymen, ni tant de filles condamnées au veuvage. Le bon Lycurgue aimoit fort le larcin, & ses loix l'autorisent expressement pourvu qu'il soit fait avec adresse; car on punit ceux qu'on prend sur le fait. Cette coutume a passé avec d'autres dans quelques Etats bien policés, où suivant les Us de Lacedemone, on ne punit pour vol que les maladroits. C'est apparemment ce gout pour la filouterie qui fit naître la première idée de ces

Ma-



Mariages furtifs à Lycurgue ; mais dans ce sage établissement ce grand Législateur avoit encore des vûes sans doute plus dignes de lui : il avoit judicieusement compris l'abus des voyes usitées ailleurs pour obtenir une fille de ses parens ; il pensoit qu'il étoit honteux de faire un vil trafic d'une affaire de cœur, & de négocier une femme comme une Métairie ; qu'on devoit écouter la nature avant que de consulter la fortune ; que l'autorité devoit se taire où l'inclination seule doit parler ; qu'enfin la plupart des Peres & Meres gâtoient les marchés dont il se mêloient. Que d'inconvéniens on évitoit en laissant agir le penchant de la jeunesse. C'est suivant ces maximes qu'à Lacédémone un Mariage est une véritable expédition & que l'épouse d'un Spartiate est sa conquête ; mais quoiqu'ordinairement la voye du rapt rende les plaisirs de l'hymen plus piquans, quoiqu'un Mariage assorti par l'amour fasse espérer de douceurs plus durables qu'une union formée par l'intérêt ; il suffit d'être époux pour que l'amour ne tienne pas long tems contre le dégoût inséparable de la possession. On commence par le relâchement, la tiédeur suit, de la tiédeur on passe bientôt à l'indifférence, & souvent de l'indifférence à l'aversion ; tant que l'on est Amans au contraire, que d'empressement pour se voir : Que de regret de se quitter ! on se revoit toujours avec un goût nouveau : les douceurs qu'on vient d'éprouver sont un aiguillon pour celles qu'on attend. Lycurgue pour tenir les Epoux en haleine, voulut conserver dans le mariage une image de cette heureuse vivacité

• & donner à l'amour conjugal l'air touchant du tendre mystere. Déjà l'Hymen étoit un larcin, il étoit encore un larcin perpétuel du commerce l'égitime des Epoux. Il leur défendit la cohabitation, & régla qu'ils ne pourroient se voir qu'à la dérobee comme de simples Amans. Toute la jeunesse de Lacédémone, de l'un & de l'autre sexe est élevée à vivre régulièrement en communauté; ceux mêmes qui sont mariez restent sous les yeux de vieillards chargés de leur conduite jusqu'à ce qu'on juge à propos de les abandonner à eux-mêmes. Cette jeunesse est partagée en deux Colleges composés de différentes Classes qui ont chacune un Dortoir particulier; c'est le nom que je donne à leur département. Suivant le plan de Lycurgue les jeunes Mariés sont les plus observés de tous; ils ne peuvent se coucher de leur appartement, & pendant tout le jour il leur est presque impossible de se voir, soit à cause des différens exercices qui les occupent séparément, soit parce qu'ils sont gardés à vue. Jugez combien il faut que l'amour rende ces Epoux ingénieux pour tromper de part & d'autre leurs surveillans & pouvoir s'introduire chez leurs femmes, ou recevoir les visites de leurs maris; ce n'est qu'à la faveur des ténèbres & d'une adresse bien exercée, qu'ils peuvent goûter les douceurs de l'hymen.

L'histoire de ces Dortoirs est divertissante; les circonstances de la nuit, dont on est obligé de profiter, font naître une infinité d'aventures: on m'en a raconté plusieurs dont je compte bien vous regaler; mais



mais auparavant en voici deux qui prouvent bien les influences de l'imagination sur les plaisirs.

Le beau Glycon, la fleur des Athlètes de la Laconie, étoit dans l'âge où les Loix de Lycurgue obligent les jeunes gens de se marier. Toutes les filles de Sparte le désiroient pour Epoux, toutes les Mères le souhaïtoient pour Gendre. Il étoit grand, souple, adroit, robuste, avec des qualités si propres à le distinguer dans les Combats de Mars, quel augure pour ceux, ce l'amour : Ces avantages ne pouvoient échapper aux Beautés de Lacédemone : elles les remarquoient principalement aux exercices de la Lutte d'où Glycon sortoit toujours vainqueur, & n'oublioient rien pour en faire la conquête : mais l'insensible Spartiate payoit d'un fier dédain toutes leurs avances. Son honte vint pourtant : une jeune Messénienne qu'il aperçut un jour au spectacle dont il faisoit lui-même partie, lui lança l'incroyable trait que l'Amour lui avoit réservé. Fait comme je viens de le dépendre il fut bien tôt démié de la Belle. Leurs tendres regards se confondirent : deux rayons partirent de leurs yeux & firent les interpretes de leur flamme. Les Lacédémoniens ne s'amusent pas, comme les autres Grecs, à siler l'amour ; ils sont les meilleurs ménagers du tems. Notre Athlète au sortir des Jeux, suit la Messénienne, remarque son logis & forme le projet d'en faire sa femme. Les ravisseurs à Sparte s'assurent toujours du consentement de leur Belle pour l'enlever, & c'est souvent l'affaire d'une simple entrevue. Celui-ci fut deux jours entiers sans pouvoir exécuter son dessein, mais le troisième jour un Billet Lacédémonien qui marquoit seulement quelques circonstances & l'heure de l'enlèvement, fut dépêché à la jeune Estrangere. Il y avoit trop d'yeux attentifs à lui dé-

marches de ce beau Garçon pour laisser ignorer celle-ci : Le bil-
 let fut intercepté par les jalouses Spartiates. Piquées qu'une
 Etrangere viut leur ôter un Epoux qu'elles se croyoient seu-
 les en droit de se disputer légitimement, elles réso-
 lurent de se vanger de l'Amant & de la Maîtresse.
 Elles choisirent une vieille Ilote, la plus laide
 qu'elles purent trouver de la taille de la Messénienne
 pour remplir sa place & jouer son rôle. Tout favorisoit cette
 supposition : l'obscurité de la nuit qui étoit le tems mar-
 qué pour l'expédition amoureuse ; le défaut de lumière que
 les Loix de Lycurgue interdisant sévèrement pour aguerrir les
 jeunes gens aux ténèbres, & l'ignorance où la Messénienne
 étoit des projets de son Amant par la suppression de l'avis
 tout leur réussit à leur gré. L'Esclave fut introduite dans
 le logis de la messénienne & se trouva dans les dispositions
 où, suivant le plan du ravisseur, sa Maîtresse devoit l'atten-
 dre. Elle fut donc enlevée pour cette belle fille & employée
 avec toutes ses ruses pour un tendron de dix huit ans.
 Figurez-vous un jeune homme ivre d'amour, & fortement
 préoccupé de l'objet qu'il croit tenir entre ses bras ; je vo-
 us laisse imaginer toutes les délices qu'il dut faire goûter
 à cette vieille (pour peu qu'il lui restât de sentiment) & cel-
 les qu'il ressentit lui même. Dans la douce illusion où il
 étoit plongé, dans le délire des ses sens, le fantôme palpable
 lui représente tout ce qu'il imagine dans la Messénienne.
 Sa peau sèche dure & détrempée, reprend le poli, la fraîcheur
 & la molle fermeté des plus belles chairs ; ses cuisses
 toutes décharnées s'arrondissent, & le squelette entier de-
 vient un corps revêtu de cet embonpoint délicat qui est l'apa-
 panage de la jeunesse. Tel est l'enchantement du beau Gly-
 con,

on, que tout ce qui devoit le glacer dans son pesant & froid Automate, est ce qui l'enflamme de plus en plus. Si dans la chaleur du conflict, quelque circonstance pourroit dissiper le charme. ce seroit la lenteur avec laquelle on répond à ses brûlans transports. Vous jugez bien qu'une haridelle telle que je dessine celle ci, n'a pas les allures vives ni les aides fort fines : mais dans l'emporcement de la passion plus on a de vivacité soi même, plus on en prête à l'objet qui la cause, ou moins on s'apperoit de l'inégalité des tempérammens. Notre Athlète, de la meilleure foi du monde, rentre plusieurs fois dans la lice & fournit bravement sa carrière : enfin ses forces l'abandonnent, il tombe épuisé dans les bras du sommeil. Les impitoyables Spartiates, pour jouir de sa confusion & de sa rage, & couronner par là leur cruelle vengeance, voulurent prévenir son réveil, & pour comble d'outrage n'oublierent pas d'y amener encore des témoins. Que devint le pauvre Glycon, lorsqu'éveillé par ces furies il apperçut à ses côtes le monstre substitué à la belle Messénienne. Vous pouvez vous représenter les circonstances d'un pareil dénouement. Il alloit faire payer bien cher au malheureux instrument de ses plaisirs la perfidie qu'on lui avoit faite, & peut-être ensanglanter la scene si l'on n'eût promptement détaché la vieille Esclave à sa fureur. Je passe à la seconde aventure.

Leonille & Callipyga étant filles vivoient dans une union admirable & après qu'elles furent mariées le changement de leur condition n'en apporta point à leur amitié. Leonille n'étoit point belle, mais elle avoit ces graces touchantes qu'on

prefere à des attraitz réguliers, & beaucoup d'agrémens dans l'esprit. Callipyga étoit une beauté parfaite; toute la jeunesse de Lacedemone s'étoit disputé sa possession & l'heureux Glaucus l'avoit emporté plutôt par un caprice du sort que par son mérite ou par son adresse. Ce Glaucus qui étoit un Prêtre de Mars, négligeoit entièrement sa femme, soit pour être trop occupé des devoirs de sa Profession qu'il remplissoit religieusement, soit qu'il eût du goût pour d'autres plaisirs, comme il en étoit soupçonné. Bronte, le mari de Leonille étoit Statuaire & il excelloit dans son art; mais son application au travail ne l'empêchoit point d'être attentif aux besoins d'une tendre Epouse. Leonille & Callipyga étoient devenues inséparables; moins celle-ci goûtoit de satisfaction du côté de l'amour, plus elle en cherchoit dans l'amitié; elle trouvoit une amie comparissante, & c'étoit une douceur pour elle d'épancher ses ennuis dans son sein; elle se plaignoit amèrement des rigueurs éternelles de son Mari. Je n'ai, disoit-elle, que le nom d'Epouse & languis dans un triste veuvage. Helas! j'erois tout aussi fêtée si j'avois épousé un Prêtre de Cybelle; le Dieu dont mon Epoux est le Ministre ne sçauroit-il lui inspirer un peu de son courage & de sa valeur; Est-ce un stupide Beotien ne sans invention & à qui l'amour ne puisse suggerer les moyens de me voir? Leonille faisoit de son mieux pour la consoler; mais Callipyga lisoit dans ses yeux ce vif contentement qui

cela

claire dans l'air d'une femme dont le cœur est rem-
pli, & c'étoit pour elle un nouveau supplice. Bronte
la voyoit souvent chez son Epouse; mais quoique
sa beauté l'eût frappé, le trait fatal qui devoit l'at-
tendre étoit encore suspendu. Un jour il voulut se
donner le plaisir de surprendre sa femme dans le
bain; Callipyga se baignoit avec elle. Quelle vûe!
grands Dieux! & que devint-il, quand le plus beau
corps du monde s'offrit sans voile à ses regards! Il
crut voir ou Venus ou Diane, & l'idée qu'il en rem-
porta vint dès ce moment l'obséder nuit & jour. Leo-
nille s'aperçut bientôt de l'effet que les charmes de
son Amie avoient fait sur une imagination déjà na-
turellement échauffée, & Bronte ne tarda pas à lui
faire sentir la différence qu'il avoit faite entre elles
dans les attitudes favorables où le hazard les lui avoit
fait voir. Plus il s'occupoit de ces idées, plus il en-
fonçoit le trait dans son cœur; son refroidissement
pour sa femme augmentoit tous les jours sensible-
ment, ses visites devenoient plus rares; lors même
qu'il s'échappoit avec elle, il falloit que l'imagination
vint promptement au secours du devoir: toutes les
circonstances de ses embrassemens étoient surant
d'infidélités & un coupable amour allumoit les feux
qui brûloient au profit de l'Hymen. Pendant une de
ces nuit que le Statuaire donnoit par pitié à Leonille,
il tomba dans un profond sommeil. Il n'est point
rare de voir un mari s'endormir auprès de sa femme
lorsqu'il est question de toute autre chose, mais le
sommeil de Bronte fut singulier il rêva que Calli-
pyga, eprise du même feu que lui, avoit trouvé le

secrète de s'introduire chez sa femme & de prendre sa place auprès de lui. Quoi ! s'écrioit-il tout brûlant d'amour, quoi, belle Callipyga, il est possible : c'est vous-même, c'est vous que je tiens ! Ah ! je desse les Dieux de goûter une félicité pareille à la mienne : Sa femme à qui s'adessoient ces douceurs, & qu'il embrassoit étroitement, étoit parfaitement éveillée & encore plus recueillie dans la crainte de rompre le charme ; Elle n'osoit pas s'abandonner & avoit besoin de toute son adresse pour ménager l'illusion de son mari en se prêtant à ses transports. Artisan divin continuoit Bronte en parcourant les attraits de sa femme, Amour, où as-tu pris le modèle de tant de charmes réunis ? Ce sein le chef-d'œuvre de tes mains, tes bras dignes d'enchaîner Jupiter même ces cuisses . . . O Dieux, que de Beautés ! mon imagination s'épuise sur chaque circonstance. Ces tendres apostrophes étoient interrompues par des caresses & des baisers sans nombre. Il poursuivoit ainsi sa carrière quand la vive impression du plaisir fit son effet & le réveilla ; il nâgea quelque temps dans ces ombres confuses que laisse un songe voluptueux, & comme après un rêve agité, le premier mouvement est de s'assurer de la réalité des objets qui nous environnent, il se mit à tâter & retâter sa femme, & reconnut l'erreur de ses sens, bientôt il se replongea dans le sommeil, peut-être essayait-il de rappeler son songe. Leonille fit des réflexions sur l'aventure de cette nuit & se mit en tête de guérir la passion de son mari par un remède aussi singulier qu'étrange. Un jour que Callipyga se plaignoit d'être se-

rée des douceurs de l'Hymen, Leonille lui offrit
de lui céder pour une nuit la place auprès de son
poux, qui, par les mesures que l'on prendroit,
ne s'apercevrait pas de l'échange, C'étoit tou-
jours autant de gagné pour elle; quel tort feroit-
elle à son mari Callipyga témoigna d'abord ba-
le coup de répugnance pour cette démarche,
mais après bien des façons elle consentit à profi-
ter de sa bonne fortune. Leonille, sans marquer
trop d'empressement, trouva le moyen de s'assurer
du Statuaire pour la nuit prochaine; elle fit tenir
son amie toute prête & l'instruisit de la manière
dont elle s'y prendroit pour exercer l'indolence
de son mari & pour répondre à ses caresses sans
risquer d'être reconüe. Mettons la Belle & Bron-
te au lit. Comme de puis long tems ce n'étoit
plus l'amour qui amenoit Bronte chez la femme
mais un reste de considération, & que Callipyga
étoit réduite à faire un personnage muet, la con-
versation ne fut pas longue. La Belle que la
présence de l'objet agitoit déjà naturellement, fai-
soit des mouvemens inquiets suivant les instru-
ctions de Leonille, & passoit tantôt une jambe
tantôt un bras entre ceux de Bronte que l'idée de
sa femme rendoit fort tranquille; enfin à force
d'agaceries il comprit ce qu'on lui vouloit & se
mit en devoir d'accorder quelque chose à l'im-
portunité Bientôt Callipyga fut toute en feu, &
s'abandonnant à sa vivacité ne s'en tint pas à
seconder les vides efforts de son Amant. Si la
prévention conjugale eût été moins forte chez

lui, aux transports de Callipyga, à l'emportement de ses caresses, à la chaleur de ses baisers, à son agitation, aux vives impressions qu'il faisoit sur elle malgré sa lenteur, il lui étoit aisé de s'apercevoir qu'il n'avoit point affaire à Leonille; mais alors son imagination, peu occupée de Callipyga, n'étoit remplie que de sa femme. A près la première corvée on ne tarda pas à tourner le dos. Inutilement Callipyga voulut recommencer ses attaques on la rebuta, on la brusqua même & l'on s'endormit profondément. La belle, trop réveillée pour être en état de goûter le moindre sommeil, passa toute la nuit à détester celui de Bronte. Leonille parut à la pointe du jour & vint tirer notre couple du lit. Quelle fut la surprise du Statuaire, quand il reconnut Callipyga. Qui peut dépeindre son désespoir lorsqu'il se représenta le peu d'usage qu'il avoit fait d'une si belle fortune, & tous les plaisirs qu'il avoit perdus. Il voulut se vanger à l'heure même sur cette Beauté qu'il seroit dans ses bras, mais on arrêta sa pétulance, & il essuya cent railleries. Leonille lui tenant compte de l'intention, le remercia des douceurs qu'il avoit procurées à son amie elle apprit ensuite à Callipyga l'incident de cette heureuse nuit où son Epoux, trompé par un songe qui l'avoit mise entre ses bras, marquoit à sa femme la plus vive tendresse, & elle l'obligea de faire à son tour des remerciemens pour son compte à son mari. Bronte un peu remis de sa confusion, entra fort bien dans la plaisanterie: il trouva le trait ingénieux & la leçon d'un tour nouveau. Il guerit enfin de sa passion & s'attacha sincèrement à Leonille.

Fin du Second Fragment.

❁) o (❁

EPITRE D'UN PRIEUR

A Mademoiselle De...

59

O Bel objet désiré

Du plus amoureux des hommes;

O mon aimable Daphné,

Que n'êtes vous où nous sommes!

Jamais plus juste désir

N'anime mon cœur sincère,

Les Belles faites pour plaire

Sont faites pour le plaisir:

C'est ici le pur azyle

De ces plaisirs tant aimés,

La Paix les a renfermés

Dans ce prieuré tranquille,

Hier il en étoit Plein;

J'en vois naître aujourd'hui mille,

Mille y renaîtront demain;

Je n'y ressents qu'un chagrin

C'est que le tems soit mobile

Et que son sable inhumain

Marque déjà le chemin

Qui nous conduit à la Ville.

Décrirai-je ces plaisirs

Que ramène chaque Aurore,

Plut rians que les Zephirs

Quand ils vont caresser Flore?

Pourquoi les décrire? hélas!

Un seul mot les rend croyables

Et vante assez leurs apas,

Ils m'ont paru supportables

Des lieux où vous n'étiez pas.

Je

Je veux cependant les peindre
 Pour occuper mon loisir.
 Y puissai-je réussir
 De manière à vous contraindre
 De venir vous éclaircir
 par le propre témoignage
 Des yeux qu'on y désira
 Des plaisirs en ce cas-là
 Parfait seroit l'assemblage,
 Les peigne alors qui pourra
 De quatre heureux Personnages
 Que nous nous trouvons ici.
 Deux sont fols & deux sont sages,
 Providence en tout ceci !
 Mélange qui, Dieu mercy,
 Sans relâche nous balotte,
 Et nous promene à grands pas
 Du Compas à la Marotte,
 De la Marotte au Compas.
 Figurez vous le tracas
 D'un Quatrain de notre espèce,
 En voyant courir sans cesse
 La Sagesse après les Rats,
 Les Rats après la Sagesse ;
 Tantôt les règles en jeu
 Et tantôt les purs caprices.
 Voilà quant aux gens du lieu,
 Voici quant à ses delices.
 Sçachez que premièrement
 Le Prieural hermitage
 Consiste en un bâtiment
 Bien entendu pour l'usage,

Vous

Tout s'y ressete ou s'étend
Selon son juste merite,
C'est pour cela, dit l'Hermite,
Que le Refectoire est grand,
Et la Chapelle petite;
Aussi l'heureux parasite
De la Cour au galeras
Voit cette sentence écrite
Courte Messe & long repas
Rien ne manque aux délicats,
Cuisine en ragouts féconde,
Cave où tout Nectat abonde,
Et la glaciere à deux pas;
Les lits les meilleurs du monde
Plume entre bons matelats,
Doux sommeil entre deux draps,
Un calme dont rien n'aproche,
Jamais le moindre fracas
De carrosses ni de cloches,
Paix, bombance, liberté
Liberté sans anicroche;
L'horloge à la vérité,
(Qui voudra nous le reproche,) Rarement est remonté,
Mais non pas le tournebroche.
Une autre félicité,
Après le benedicté,
C'est de voir par la fenestre
De notre salle à manger
Ciieillir dans le porager
La fraise qui vient de naître;
C'est quand la petite faux

Fait tomber, à notre vue,
Là, des têtes d'artichaux,
Ici la tendre laitue,
Le pourpier & l'estragon,
Qui tout à l'heure en salade
Vont piquer près d'un dindon
L'appetit le plus malade.
Du même lieu nous voyons
Venir, l'innocence même,
Lise, qui fut des clayons
Nous apporte de la crème
Blanche un peu plus que sa main,
Mais moins blanche que son sein,
Et que la perle enfantine
D'un ratelier des plus nets
Où ne touchèrent jamais
Caperon ni Carmeline.
C'est elle aussi qui le soir,
En cent postures gentilles,
Où je voudrois bien vous voir,
Dresse & redresse nos quilles
Jeu tout des plus innocens,
Où pour aiguïser nos dents,
Quand la faim nous abandonne,
Nous nous amusons d'autant
Avant que le souper sonne.
Le quillier est dans un bois
Qui touche à la maisonnette,
Bois d'une beauté complete
Triste & charmant, à la fois,
Bois semblable aux lieux terribles,
Où loin des prophanes yeux

☼ ✕ ☼

63

Les Druydes & leurs Dieux
 Se rendirent accessibles
 A nos credules Ayeux ;
 Mais dans ces cantons paisibles
 Et moins superstitieux,
 Bois, où l'Amour a des charmes
 A qui l'austere pudeur
 Se soumettroit sans allarmes
 Bois où même avec douceur
 Dans le plus cruel malheur
 L'Amour verseroit des larmes,
 Bois, où tout jusqu'à l'Amour,
 Pour un cœur tendre a des charmes,
 La dans le sein du repos
 L'ame se perd & s'oublie
 La douce melancolie
 Transforme des lieux si beaux,
 Et n'y fait qu'un seul enclos
 D'Amathonte & de Paphos
 De Cytete & d'Idalie ;
 J'amaïs en effet l'Amour
 Ne trouveroit un séjour
 Plus propre à son badinage,
 Qu'il y seroit amusé !
 Car je le sçai par usage,
 C'est un Enfant avisé,
 Dans un quince il est sage
 Mais plus l'endroit est sauvage
 Plus il est aprivoisé.
 Disparoissez lieux superbes,
 Où rien ne croit au hazard,
 Où l'arbre est l'enfant de l'art

Où



Où le sable au lieu des herbes
 Nous attriste le regard,
 Lieux, où la folle industrie
 Arrondit tout au ciseau,
 Où rien aux yeux ne varie,
 Où tout s'aligne au cordeau
 De la froide symétrie
 Et de l'ennuyeux niveau,
 Ici l'auguste nature,
 Dans toute sa Majesté,
 Offre une vive peinture
 De la noble liberté
 Sublime & toujours nouvelle
 Sous l'œil elle s'embellit,
 Sa variété révèle
 Une ressource éternelle
 Que jamais rien ne tarit,
 Qu'en ce point l'art est loin d'elles,
 Son chef-d'œuvre se décrit,
 Mais sa beauté naturelle
 Est au dessus du récit,
 Sous l'épais & haut feuillage
 De ces Bois qu'ont révéré
 Le tems, la hache & l'usage
 Je me retrace l'image
 De l'engageante Daphné,
 Ah! qu'au fond de ce bosquet
 Son aspect seroit charmant
 Les beaux lieux! l'heureux moment
 Que de fleurs sous son passage!
 Que de soupirs éloquents!
 Que les gages de ma flamme
 Seroient tendres & fréquents!
 Mais où s'égare mon âme?
 O bel objet désiré
 Du plus amoureux des hommes
 O mon aimable Daphné,
 Que n'êtes vous où nous sommes!

FIN



EPITRE A AMYNTE.

Pour quoy dema sage indolence

Interrompez vous l'heureux cours.

Soit raison soit indifferance,

ans vne douce negligence,

loin des muses pour toujours,

allois racheter en silence,

la perte de mes premiers jours.

ansfuge des routtes ingrattes,

de l'infructueux helicon,

ans les retraittes des Socrates,

allois jouir dema-raison,

me m'arracher malgré moy mesme,

aux delicieuses Erreurs,

de cet art brillant & suprême,

qui malgré ses attraits flatteurs,

est toujours peu sur & peu tranquille,

est de ses plus chers amateurs,

l'objet dela haine imbecile,

des pedants des prudes des fots,

la victime des cagots.

Mais votre epitre enchanteresse,

Trop prodigue d'un vain encens,

Des douces vapeurs du permesse,

Vient encore enyvter mes sens;

Envain donc j'abiurois la Rime.

E

L'ha

10.

20.

L'haleine legere des vents,
Emportoit mes foibles serinens;
Amynte votre goust ranime
Mes accords & ma liberté
Entre Vranie & Terpsicore,
Je reviens, m'amuser encore,
Au pinde que j'avois quitté,
Tel par sa pente naturelle,
Par vné Erreur toujours nouvelle,
Quoy qu'il semble changer son cours,
Autour de la flamme infidele,
Le papillon revieni toujours.
Vous voulez qu'en rimes legeres,
Je vous offre les traits sincerés,
Du giste ou je suis transplanté,
Mais coment faire enverité ?
Entouré d'objets deplorables,
Pourayie de couleurs aimables,
Eguayer le sombre tableau
De mon domicile nouveau :
Y repandray-ie cette aisance
Ce sentiment, ces traits diserts,
Et cette molle negligence,
Qui mieux que l'exacte cadence,
Embellit les aimables vers.
Je ne suis Plus dans ces bocages,
Ou plein de riantes images,
J'aimois, souvent a megaler,
Le nay plus ces fleurs, ces ombrages,
N'y vous mesmes pour m'inspirer.

Quand arraché de vos rivages,
 Par vn destin trop rigoureux,
 L'entray dans ces manoirs sauvages,
 Dieux quel contraste douloureux,
 Au premier aspect de ces lieux, 60,
 Penetré d'une horreur secrète,
 Mon cœur subitements flettri,
 Dans vne surprise muette,
 Resta longtemps Enseveli,
 Quoy quil ensoit j'evis Entore!
 Et malgré vingt sùjets divers
 De regrets & de tristes airs,
 ne craignez point que je deplore
 Mes iufortnnés en ces vers
 De l'assoupissante Elegie, 70.
 Je mēprise trop les fadeurs,
 Phœbus me plonge en l'Echargies
 Des quil fredonne ses langueurs
 Je cesse d'Estimer Ovide,
 Quand il vient par de foibles sons,
 Me chanter Plûreur insipide
 De longues Lamentations
 Vn Esprit male & vtayment sage,
 Dans le plus invincible Ennuy,
 Dedaignant le triste avantage 80.
 De se faire plaindre d'autrui
 Dans vne Egalité hardie
 Foule aux pieds la tere & le sort,
 Et joins au mepris de la vie,
 Vn egal mepris de la mort
 mais sans cette âpreté Roique,

Vainqueur du chagrin l'ethargique,
Par un heureux tour de penser,
Je sçais me faire vn jeu comique
Des peines que je vais tracer.
Ainsi laimable poésie,
Qui sur le reste de lavie,
Porte assez peu d'utilité,
Del'objet le moins agreable,
Vient adoucir l'austerité,
Et nous sauve au moins par la fable,
Des Ennuys de la verité,
C'est par cette vertu magique,
Du thelescope poëtique,
Que je retrouve encore les ris,
Dans la lucarne infortunée,
Ou ma bizarre destinée
Vient de m'enterrer a Paris
Sur cette montagne Empestée,
ou le foule toujours erottée
De prestolets provinciaux
Trotte sans cause & sans repos;
Vers ces demeures odieuses,
Où regnent les longs arguments,
Et les harangues Ennuyeuses,
Loin du Sejour des agrements,
Enfin pour fixer votre veüe,
Dans cette pedantesque rue,
Où trente faquins d'imprimeurs,
Avec vn air de consequence,
Donnent froidement audience

cent fameliques auteurs,
 Est vn Edifice immense
 Ou dans vn loisir studieux
 Les doctes arts forment l'Enfance
 Des fils des Heros & des Dieux.
 La, du toict d'un cinquieme Etage,
 Dominant avec avantage,
 Tout le climat grammairien,
 Eleve vn antre aërien,
 Vn astrologique hermitage,
 Qui paroist mieus dans le lointain
 Le nid de quelque oiseau sauvage
 Que la retaitte d'un humain:
 C'est pourtant de cetter gueritte,
 C'est de ce celeste tombeau
 Que votre ami nouveau Scilitte,
 Ala lueur d'un noir flambeau,
 Panché sur vn lit sans rideau
 Dans vn deshabilité d'hermitte
 Vous griffone aujourdhuy sans fard,
 Et peut estre sans trop de suite,
 Ces vers, enflez au Hazard
 Et tandis que pour vous je Veille,
 Longtemps avant l'aube vermeille,
 Empaquetté commé vn Lapon,
 Cinquante rats a mon oreille
 Ronflent encor en faux bourdon,
 Si ma chambre est ronde on quarée,
 C'est ce que je ne diray pas,
 Tout ce que j'ensçais sans compas,



C'est que depuis l'oblique entrée,
 On peut former jusqu'à six pas
 Dans cette cage refermée,
 Vne lucarne mal vitrée,
 Pres d'une goutiere livrée
 Ad'interminables sabbats
 Oy l'université des chats
 A minuit en Robe fourée,
 Vient tenir ses bruyans Etats
 Vne table mi demembrée
 Pres du plus humble des grabats,
 Six brins de paille delabrée
 Tressez sur deux vieux Echalats
 Voila les meubles delicats
 Dont ma chartreuse est decorée
 Et que les freres debotés
 Bouleversent, avec fracas
 Lors que sur ma niche Echérée
 Ils preludent aux fiers combats
 Qu'ils vont livrer sur vos climats.
 Ou quand leur troupe conjurée,
 Yvient preparer ces frimats,
 Qui versent, sur chaque contrée,
 Les catharres & le trepas.
 Je n'outre Rien telle est en somme
 La demeure on je vis en paix,
 Conceitoyen du peuple gnome
 Des Sylphides & des folers,
 Telles qu'on nous peint les tanières
 Ou gissent ainsi qu'au tombeau

Pytonirés les foreières,
 Dans le donjon, d'un vieux Chateau ;
 Quel est le sublime siege,
 Ou flanqué des trante deux vents,
 Surheur de l'almanach de Liege
 Regne l'histoire du beau temps
 La fabrique avec privilege
 Des astronomiques Romans.
 Sur ce portrait abominable.

180.

On penseroit qu'en lieu pareil,
 On'est ponit d'instant delectable
 Que dans les Heures du sommeil,
 Pour moy qui d'un poids Equitable
 Ay pezé des foibles mortels
 Et les biens & les maux réels
 Qui sçais qu'un bonheur veritable
 Ne dependit jamais des lieux !
 Que le palais le plus pompeux
 Souvent renferme un miserable
 Et qu'un d'esert peut estre aimable
 Pour qui conque sçait estre heureux,
 De ce caucase inhabitable

190.

Je me fais l'olympé des dieux.
 La dans la liberté supreme,
 Semant de fleurs tous mes instants
 Dans l'empire de l'hyver mesme
 Je trouve les jours du printemps
 Calme heureux ? loisir solitaire
 Quand on recontre ta douceur,
 Quel antre n'apas dequoy plaire,

200.

Quelle Caverne est Errangere;
 Lors qu'on y trouve le bonheur !
 Lors qu'on y vit sans spectateur !
 Dans le silence litteraire.
 Loin de tout importun jazeur,
 Loin des froids discours du vulgaire
 Et des hauts tons de la grandeur ;
 Loin de ces rroupes doucereuses,
 Ou d'insipides, pretieuses,
 Et de Petits fars ignorans,
 Viennent conduits parla folie
 S'ennuyer en ceremonie
 Et S'endormir en complimens
 Loin de ces plates cotteries
 Ou l'on voit souvent reunies,
 L'ignorance en petit manteau
 Labigotterie en lunettes,
 La minauderie en cornettes,
 Et la reforme en grand chapeau,
 Loin de ce medisant infame,
 Qui de l'imposture & du blame,
 Est l'impur & bruyant Echo
 Loin de ces sorts attrabilaires,
 Qui cousus de petits mysterez,
 Ne vous parlent qu'incognito
 Loin de ces ignobles Zoïles,
 De ces enfileurs de dactyles
 Goeffez de phrazes imbeciles,
 Et de classiques préjugez
 Et qui de l'enveloppe Epaisse

210

210

230

Des

Des pedants de Rome & de Grece
 N'estant pions encore degagez
 Portent leur petite sentence
 Sur la rime & sur les auteurs
 Avec autant de connoissance,
 Qu'un aveugle en a des couleurs,
 Loin de ces voix acariâtres,
 Qui dogmatifans sur des Riens
 Apporrent dans les Entretiens
 Lebruit des bancs opiniâtres,
 Et la profonde déraison
 Des ces disputes soldatesques
 Ou l'on s'insulte alvnisson,
 Pour des miseres pedantesques,
 Qui sont bien moins la Verite:
 Que les Reves creux & burlesques
 De la credule antiquité
 loin de la gravité chinoise
 De ceieux Druide empeze,
 Qui sous vn air simetrizé,
 Parle a trois temps rit a latoise,
 Regarde d'vn oeil appresté,
 Et m'ennuye avec dignité
 Loin de tous ces faux cenobites
 Qui voiez encore tout entiers
 Aux vanitez quils ont pros crittes,
 Errants de quartiers en quartiers,
 Vont dans d'Equivoques visittes,
 Porter leurs faces parasittes,
 Et le degour de leurs monstiers

140.

250

260

Loin de ces fauffets du parnasse
 Qui pour avoir glappi par fois
 Quelque Epitalame a la glace
 Dans vn petit monde bourgeois
 Ne causent plus qu'en folles rimes
 Ne vous parlent que d'Apollon,
 De Pegaze de Cupidon
 Et telles fadeurs sinonimes.
 Ignorants que ce vieux jargon,
 Relequé dans l'ombre des classes,
 N'est plus aujourdhuy de saison,
 Chez la brillante fiction
 Que les tendres Lyres des graces
 Se montent sur un autre ton
 Et qu'enfin de la foule obscure,
 Qui rampe aux marais d'helicon
 Pour sauver ses vers & son nom
 il faut estre sans imposture
 L'interprete de la nature,
 Et le peintre de la raison,
 Loin enfin loin de la presence
 De ces timides discoureurs,
 Qui non gueris de l'ignorance
 Dont on a paitry leurs Enfance
 Restent noyez dans leurs Erreurs,
 Et damnent tout ame sensée
 Qui loin de la routte tracée
 Cherchant la persuasion
 Ose soustraire sa pensée,
 Al'aveugle pervention,

270.

280.

190.

ces traits je pourrois Amynte,
 outter encor d'autres mœurs
 ais sur cette legere empreinte
 vn peuple d'Ennuyeux causeurs 300
 ont jay nuance les couleurs
 gez si toute solitude,
 ui nous sauve de leurs vains bruits
 uest point l'azile & le pourpris
 e l'entiere beatitude,
 ue disje : est on seul apres tout,
 lors que touché des plaisirs sages,
 on s'entretient dans les ouvrages,
 es Dieux de la lyre & du gout
 ur une illusion charmante 310.
 ue produit la verue brillante;
 e ces chantres ingenieux
 ux mesmes s'offrent a mes yeux,
 on sous ces veremens funebres,
 on sous ces de hors odieux,
 u'apportent du sein des tenebres
 es fantomes des malheureux,
 uand vangeurs des crimes celebres
 montent aux terestres lieux
 ais sous cette parure, aisée
 sous ces Lauriers vainqueurs du sort,
 Que les citoyens d'Elizée
 auent du soufle de la mort.
 Tantost de l'azur d'un nuage
 plus brillant que les plus beaux jours
 e vois sortir l'ombre volage,

D'Anacreon ce tendre sage
Le Nestor du galand rivage
Le patriarche des amours
Epris de son doux badinage
Horace accourt a ses accens,
Horace l'amy du bon sens
Philosophe sans verbiage
Et poëte sans fade encens,
Au tour de ces ombres aimables
Couronnez de Roses durables,
Chappelle Chaulien Pavillon,
Et la naïve des Houlières,
Viennent vnir leurs voix legeres
Et font badiner la raison,
Tandis que le Tasse & Milthon
Pour eux des trompettes guerieres,
Adoucissent le double son
Tantost a ce folatre groupe
Je vois succeder vne troupe,
De morts vn peu plus serieux
Mais non moins charmants ames yeux,
Je vois sain Real & Montagne
Entre Senèque & Lucien,
S. Euremont les accompagne
Sur la recherche du vray bien,
Je les vois porter la lumiere,
La Rochefoucaut, la Bruyere
Viennent embelir l'entretien.
Bornant au doux fruit de leur plume,
Ma Biblioteque & mes voeux

Abandonne aux scavans poudreux,
 Le vaste cahos de volumes,
 Dont l'erreur & les sots divers
 Ont infarqué l'univers

360.

Et qui sous le nom de science
 Semez & reproduits par tout,
 Immortalisent l'ignorance
 Les mensonges & le faux goust,
 C'est ainsi que par la presence,
 De ces morts vainqueurs des destins,
 On se console de l'absence,
 De l'oubly mesme des humains,
 A l'abry de leurs noirs orages
 Sur la cime demon Rocher.

370.

Je vois à mes pieds les naufrages
 Qu'ils vont imprudamment chercher
 Pour quoy dans leur foule importune
 Vous voudriez vous me retablir
 Leur estime ny leur fortune,
 Ne me coustent point vn desir.
 Vouloisie en proye aux soins vulgaires,
 Dans la commune illusion

Obscurer mes propres lumieres
 Du bandeau de l'opinion!

380.

Troisie adulateur sordide,
 Encenser vn sot dans l'Eclat
 Amuser vn cræsus stupide
 Et monseigneuriser vn far,
 Sur des esperances frivoles,
 Adorer avec lacheté,

Les



Les chimeriques fariboles
De grandeur & de dignité,
Et vil client de la fierté,
A de meprisables idoles,
Prostituer la verité;
Iroisie par d'indignes briques
M'ouvrir des palais fastueux;
Languit dans de folles fatigues
Rampet a replis tortueux,
Dans de pueriles intrigues,
Sans oser estre vertueux?
De la sublime poésie,
Profanant l'aimable harmonie,
Iroisie par de vains accens
chatouiller l'oreille engourdie,
De cent ignares importants,
Dont l'ame massive assoupie,
Dans des organes impuissans
On livreé aux fougues des sens,
Ignore les dons du genie,
Et le plaisir des sentimens
Iroisie pâlir sur la rime
Dans vn siecle insensible aux arts
Et de ce rien qu'on nomme Estime,
Affronter les nombreux hazards,
Et d'ailleurs quand la poésie
Sortant de la nuit du tombeau
Reprendoit le sceptre & la vie,
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pouroisie au char de l'immortelle,



M'enchaîner encor pour long tems?
Quand j'auray passé mon printems,
Pouroisse vivre encor pour elle.

Car enfin au lyrique effort
Fait pour nos bouillantes années,
Dans de plus solides journées
Voudrois ie me livrer encor
persuadé que l'harmonie,

420.

Ne verse les heureux présens,
Que sur le matin de la vie,
Et que sans vn peu de folie,
On ne rime plus a trente ans?
Suivroisse vn jour a pas pezans,
Ces vieilles muses doiiairieres,

430.

Ces meres septuagenaires,
Du madrigal & des sonnets,
Qui n'ayant esté que poëtès,
Rimaillent encor en lunettes,
Et meurent au bruit des sifflets?

Egaré dans le noir dedale
Ou le fantome de Themis,
Couché sur la pourpre & les lys
Panche sa balance inegale,

440.

Et tite d'une vrne venale,
Des arêts dictéz par cypris
Iroise orateur mercenaire
Du faux & de laverité,
Chargé d'une haine Errangere
Vendte a la querelle vulguairé,
Ma voix & ma tranquillité,

Et

Et dans l'autre de la chicane
 Aux loix d'un tribunal prophane,
 Pliant la loy de l'immortel
 Par un Eloquence anglicane,
 Sapper & lethrosne & l'autel
 Aux sentimens de la nature,
 Aux plaisirs de la verité,
 Preferant le goust frelaté,
 Des plaisirs que fait l'imposture,
 Ou qu'invente la vanité
 Voudrois je partager ma vie,
 Entre les jeux de la folie
 Et l'ennui de l'oïssiveté,
 Et trouver la melancholie
 Dans le sein de la volupté
 Non non avant que ie m'enchaîne
 Dans aucun de ces vils partis
 Nos rivages verront la Seine,
 Revenir aux lieux d'ou j'écris.
 Des mortels j'ay veu les chimeres,
 Sur leurs fortunes men songeres,
 J'ay veu regner la folle Erreur,
 J'ay veu mille peines cruelles
 Sous un vain masque de bonheur
 Mille petiteſſes Rées
 Sous une ecorce de grandeur,
 Mille lachetez infideles
 Sous un coloris de candeur,
 Et j'ay dit au fond de mon cœur,
 Heureux qui dans la paix ſecrete,

450.

460.

470.

Dy.

D'une libre & belle retraite
 Vit ignoré, content de peu,
 Et qui ne se voit point sans cesse
 Joué de l'aveugle déesse,
 Ou duppe de l'aveugle Dieu !
 Ala sombre misantropie
 Je ne dois point ces sentimens
 D'une fausse philosophie
 Je hais les vains raifonemens
 Et jamais la bigoterie
 Ne decida mes jugemens.
 Vne indifference supreme
 Voila mon principe & ma loy
 Tout bien, tout destin, tout systéme,
 Par la, devient Egal pour moy,
 Ou je vois n'aitre la journée
 La content, j'en attends la fin,
 Prest a partir le landemain,
 Si l'ordre de la destinée
 Vient m'ouvrir vn autre chemin
 Pour opposer vn goust rebele
 A ce domaine souverain,
 Je me suis fait du sort humain
 Vne peinture trop fidele
 Souvent dans les champetres lieux
 Ce portrait frappera vos yeux
 En promenant vos reveries,
 Dans le silence des prairies
 Vous voyez vn foible rameau
 Qui par les jeux du vague Eole,

490

500.

F

En

En levé de quelque arbrisseau
 Quitte sa tige, tombe, & vole
 Sur la sur face d'un ruisseau
 La par vne invincible pente
 Forcé d'Errer & de changer
 Il flotte au gré de l'onde Errante:
 Et d'un mouvement Etranger
 Souvent il paroist, il furnage
 Souvent il est au fond des eaux
 Et traversant par des roseaux
 Il rencontre sur son passage,
 Tantost vn fertile rivage
 Bordé de coteaux fortunez
 Tantost vne rive sauvage,
 Et des deserts abandonnés,
 Parmy ces erreurs continués
 Il fuit, Il vogue, jusqu'au jour
 Qui l'Ensevelit à son tour
 Au sein de ces mers inconnuës
 Ou tout s'abyme sans retour,
 Mais que faisie? pardon Amynte
 Si je viens de moraliser
 Dans vne lettre sans contrainte
 Je ne pretendois que causer;
 Ou sont hélas! ces douces heures!
 Ou dans de plus cheres demeures
 Partageant vos discours charmans
 Je partageois vos sentimens!
 Dans ces solitudes riantes
 Quand me verrayie de retour?

510

520

530

Coul

Courez, volez, heures trop lentes
 Qui retardez cet heureux jour !
 Ouy dez que les desirs aimables,
 Jointes aux souvenirs delectables
 M'emportent vers ce doux séjour,
 Paris n'a plus rien qui me pique
 Dans ce jardin si magnifique
 Embellie par les yeux des Rois
 Je regrette ce bois rustique
 Ou l'Echo repetoit nos voix
 Sur ces rives tumultueuses
 Ou les passions fastueuses.
 Font regner le luxe & le bruit
 Jusques dans l'ombre de la nuit,
 Je regrette ce tendre azilé
 Ou sous des feuillages secrets
 Le sommeil repose tranquille
 Dans les bras de l'aimable paix
 A l'aspect de ces Eaux captives
 Qu'en mille formes fugitives
 L'art scait enchaîner dans les airs
 Je regrette cette Onde pure
 Qui libre dans nos antres verds
 Suit la pente de la nature
 Et ne connoist point d'autres fers
 En admirant la melodie,
 De ces voix de ces sons parfaits,
 Ou le goust brillant d'aufonie
 Se mesle aux agrements françois,
 Je regrette les chansonnettes,

540.

550.

560.

Et le son des simples musettes,
 Dont retentissent les coteaux,
 Quand vos bergeres fortunées
 Sur le soir des belles journées
 Ramainent guayement leurs troupeaux
 Dans ces Palais ou la molesse
 Peinte par les mains de l'amour,
 Sur vne toile enchanteresse
 Offre les fastes de sa cour,
 Je regrette ces jeûnes hêtres
 Ou ma muse plus d'une fois,
 Grava les louanges champêtres
 Des divinitez de vos bois.
 Parmy la foule trop habile
 Des beaux diseurs du nouveau Style,
 Qui par de bizarres detours
 Quittant le ton de la nature,
 Répandant sur tous leurs discours,
 L'academique Enluminure.
 Et le vernis des nouveaux tours,
 Je regrette la bonhomie,
 L'air loyal l'esprit non pointu
 Et le patois tout ingenu
 Du Curé de la Seigneurie,
 Qui n'usant point sa douce vie,
 Sur des Ecrits laborieux,
 Parle comme nos bons ayeux
 Et donnoit je le parie,
 L'histoire les Heros, les dieux,
 Et toute la mythologie,

570.

580.

509.

Pour

Pou
 Air
 Je
 Et
 Rap
 Je
 Da
 Qu
 Co
 Qu
 Cla
 Ri
 De
 Pr
 Qu
 L'e
 D
 A
 En
 El
 D
 L
 Ec
 D
 O
 J
 E
 J
 D
 C

Pour vn quartaut de coindrieux,
 Ainsy de mes plaisir d'autonne
 Je me remets l'enchantement
 Et de la tardive pomonne
 Rappelant le regne charmant
 Je me redis incessamment
 Dans ces solitudes riantes
 Quand me verray-ie de retour
 Courez volez, heures trop lentes
 Qui retardez cet heureux jour !
 Claire fontaine aimable izore
 Rive ou les graces font Eclore
 Des fleurs & des jeux Eternels,
 Pres de la source avant l'aurore
 Quand reviendray ie boire encore
 L'oubly des soins & des mortels
 Dans cette gratieuse attente,
 Amynte l'amitie constante,
 Entretenant mon souvenir,
 Elle endort ma peine presente
 Dans les songes, de l'avenir.
 Lorsque le Dieu de la lumiere
 Echappé des feux du Lyon,
 Des dieux que courronne le liere,
 Ouvrira l'aimable saison
 J'en jure le pelerinage,
 Envolé de mon hermitage
 Je vous apparoytray soudain
 Dans ce parc d'eternel ombrage
 Ou souvent vous revez ensage,

600.

610.

620.

Les lettres d'vsbec ala main,
 Ou bien dans ce valon fertile
 Ou cherchant vn secret azile
 Et trouvant des perils 'nouveaux,
 La perdrix envain fugitive,
 Rapelle sa troupe craintive,
 Que nous chassons sur les coteaux.
 Vous me verrez toujours le mesme
 Mortel sans soins amy sans fard
 Pensant par goust parlant sans art
 Et vivant dans vn Calme extreme
 Augré du temps & du hazard,
 La dans de charmantes parties
 D'humeurs liantes assorties,
 Portant des Esprits de gagez,
 De soucis & de prejugez
 Et retranchant de notre vie,
 Les façons, la Ceremonie,
 Et tout populaire fardeau,
 Loin de l'humaine comedie
 Et comme en vn monde nouveau,
 Dans cette charmante pratique
 Nous Realiserons Enfin
 Cette petite republique
 Si long temps projetée Envain :
 Vne divinité commode
 Lâmitié, sans bruit, sans eclat
 Fondera le nouvel Estar,
 La Franchise en fera le code,
 Les jeux en seront le Senar,

630.

640;

650

Et

Et sur vn tribunal de roses,
 Siege de notre consulat,
 L'enjouement jugera les causes.
 On Exclura de ce climat
 Tout ce qui porte l'air d'Etude,
 La raison quittant son ton rude
 Prendra le ton du sentiment,
 La vertu ny sera point prude,
 L'Esprit n'y sera point pedant,
 Le sçavoir n'y sera metable
 Que sous les traits de l'agrement
 Pourveu que l'on sçache estre aimable
 On y scaura suffisamment,
 On y proscrira l'Etalage.

670.

Des Phraziers, de Rheteurs bouffis
 Rieu ny prendra le nom d'ouvrage,
 Mais sous le nom de badinage;
 Il sera quelque fois permis,
 De rimer quelques chansonnettes,
 Et d'Embelir quelques sonnettes,
 Du poetique coloris,
 En rependant avec finesse
 Vne nuance de Sageffe,
 Jusques sur Bachus & les ris,
 Pas vn arest en vaudeville
 On bannira les faux plaisants,
 Les cagots fades & rampans,
 Les Complimenteurs imbeciles,
 Et le peuple des froids sçavans.
 En fin cet heureux coin du monde,

680.

N'aura pour but dans ses statuts,
 Que de nous soustraire aux abus,
 L'ont ce bon vnivers abonde.
 Toujours sur ces lieux Enchanteurs, 690.
 Le Soleil levé sans nuages,
 Fournira son cours sans orages,
 Et se couchera dans les fleurs,
 Pour prevenir la decadence
 Du nouvel Etablissement,
 Nul indiscret, nul inconstant,
 N'entrena dans la confiance,
 Ce canton veut estre inconnu,
 Ses charmes, sa beatitude
 Pour baze ayant la solitude 700.
 S'il devient peuple, il est perdu.
 Les Etats de la Republique
 Chaque autonne s'assembleront.
 Et la, notre regret vnique
 Nos vniques peines seront
 De ne pouvoir toute l'année
 Suivre cette Loy fortunée
 De philosophiques Loifirs,
 Jusqu'a ce moment ou la parque
 Emporte dans la mesme barque
 Nos ieux, nos cocurs,& nos plaisirs.

☼)(☼
EPITRE A CLAUDINE

65

Gouvernante d'un vieux Curé.

DOit-on rougir de chanter ce qu'on aime ?
Faut-il des noms & des titres divers ?
Que fait un nom quand l'amour est extreme ?
Claudine est belle & suffit à me vers.

Né pour les bois, les prés & la verdure,
C'est-là, claudine, au plus, beau de me jours
Que je te vis, j'y vis tous les amours,

Simple & sans art, belle sans imposture,
Le teint brillant des plus vives couleurs
Tes seuls apas composoient ta parure,
Et tes cheveux jettés à l'aventure
Flotoient au vent sous un chapeau de fleurs.

J'aimois en toi ce feu dont la nature
Fait pétiller dans tes yeux séduisans,
Tous les desirs, d'un instinct de seize ans ;
Ce feu mêlé d'un rayon de luxure,
Et ce regard innocent & malin
Qui voit déjà l'albatre le plus pure
Croître, baïsser, & s'enfler à mesure,
Et s'arrondir sous un Corset de lin.

On sent, Claudine, en te comprant fleurette
Qu'il est plus doux, plus piquant pour l'Amour
F s De

De chifonner ta simple Colletette
Que les clinquans d'une riche Toillette,
Dont sont chargés tous nos tetons de cour.

Pour tout l'éclat de la pourpre étrangere,
Changerois-tu ton Amant & ton fort ?
Nous folâtrons sur la simple fougere;
Sur les coussins la molesse s'endort.

Rapelle-toi cette nuit de mystere
Où j'habitai ce toit humble & sacré
Du vieux Pasteur ton maître & mon Curé
Lorsque ta main enyvra le saint homme,
Et que sans lui, sans témoins, & sans Rome,
Tu fus à moi. C'étoit près de ce lieu,
Sur ce gazon que tu vis que ce Dieu,
Que cet amour, ce monstre, ce, phantôme,
N'est qu'un enfant, que l'Amour n'est qu'un
jeu !

Que de larcins furent cachés dans l'ombre
De cette nuit ! que de plaisirs sans nombre
Pour les compter ils nous coutoient trop peu,
Et si l'instant de les cacher encore
Ne fût venu, ma Claudine, j'ignore
Si le soleil vers le quart de son cours
N'en eût compté plus encor que l'aurore.

Le jour coula dans l'attente du soir,
La nuit survint & passa notre espoir,

A nos désirs quelle nuit plus propice :
Bonheur trop court ; un austere devoir
Vint m'arracher à ce lieu de délices,
Et m'entraîner dans le brillant séjour.
Sans être émû je verrai tout Cynère ;
Claudine aura mes dernieres Amours.

Toi que je laisse oisive & solitaire
Dans ce hameau, tu verras tous les jours
Ces bois, ces prés, ces fleurs, cette fougere,
Lubin, Lucas, & le jeune Vicaire,
Claudine, hélas : m'aimeras tu toujours ?

S T A N C E S

Sur les Poetes Epiques.

PLein de beautés & de défauts,
Le viel Homere à mon estime,
Il est, comme tous ses Héros,
Babillard outré, mais sublime.

Virgile orne mieux la raison,
A plus d'art, autant d'harmonie,
Mais il s'épuise avec Didon,
Et rate à la fin Lavinie.

De faux brillans, trop de magie,
Mettent le Tasse un cran plus bas ?
Mais que ne tolere t'on pas
Pour Armide & pour Herminie ?

Mil.



Milton plus sublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables ?
Il semble chanter pour les fous,
Pour les Anges & pour les Diables.

Après Milton, après le Tasse,
Parler de moi seroit trop fort,
Et j'attendrai que je sois mort,
Pour apprendre quelle est ma place.

Vous en qui tant d'esprit abonde,
Tant de grace & tant de douceur
Si ma place est dans votre cœur,
Elle est la première du monde.

S T A N C E S

La Vie heureuse.

IL faut penser, sans quoi l'homme devient
Un animal, un vrai cheval de somme
Il faut aimer, e'est ce qui nous soutient ;
Car sans aimer il est triste d'être homme

Il faut avoir douce société
Degens d'esprit intruits sans suffisance,
Et de plaisirs grande variété,
Sans quoi les jours sont plus longs qu'on ne
pense.

Il faut avoir un Ami qu'en tout tems

Pour son bonheur on écoute, on consulte ;
Qui puisse rendre à notre ame en tumulte,
Les maux moins vifs, & les plaisirs plus
grands.

Il faut le soir un souper délectable,
Où l'on soit libre, où l'on goûte à propos
Force bons vins, avec quelques bons mots
Et sans être yvre il faut sortir de table.

Il faut la nuit tenir entre deux draps
Le tendre objet que votre cœur adore,
Le caresser, le tenir dans ses bras,
Et le matin recommencer encore.

Mes chers Amis, avouez que voilà
Ce qui compose un assez douce vie ;
Or, dès le jour que j'aimai ma Silvie,
Sans plus chercher, j'ai trouvé tout cela.

LA FE'E ET LA CHENILLE.

CHenille, vilain animal,
Qui dans les bois nous importune,
Qu'à nos arbres tu fais de mal !
Ah Dieux ! je crois en tenir une
La Chenille ayant entendu
Ce qu'une femme disoit d'elle,
Sans se fâcher a répondu ;
Ma laideur n'est pas éternelle,
Bien-tôt changée en Papillon,
J'aurai des couleurs admirables

Du

Du bleu, du blanc, du vermillon,
 Et je serai des plus aimables :
 plus d'une femme, à ce qu'on dit,
 Est de moi l'image parfaite
 Chenille au sortir de son lit,
 Papillon après la Toilette.

LE SOLITAIRE ET LA FORTUNE

UN Solitaire ennemi de la gêne
 Et Sectateur de toute volupté,
 Qui répétée après elle n'entraîne
 Ni le remord ni la satiété,
 Vivoit content sans embarras ni crainte,
 Avec un livre, un Verre & son Amynte
 Advint un jour qu'il entend un grand bruit
 Gros équipage & tout le train qui suit,
 Dame Fortune elle-même en personne
 Frappe à sa porte, en lui criant, c'est moi
 C'est vous ; qui vous ? Ouvrez, je vous l'
 donne.
 Il n'en fit rien. Comment ? . . . dit-elle
 quoi, . . .

Vous n'ouvrez pas ? Vous refusez un gîte
 A la Fortune & ne courez pas vite
 La recevoir ? je ne vous connois pas,
 Repondit il : elle crie, elle gronde.
 Le tout en vain : allez, frappez plus bas,
 Je n'aurois pas où loger tant de monde.
 Ah logez en seulement la moitié
 Il n'en fit rien ; de grace ayez pitié,

Mon cher ami, de la magnificence
 Qui se morfond ; la grandeur, l'opulence,
 La dignité, la gloire sont ici.
 Réduits hélas ! à vous crier merci.
 J'en suis fâché, mais ne puis que leur faire :
 Vous logerez tout au moins le désir
 Je ne sçaurois, répond le Solitaire.
 Je n'ai qu'un lit que je je garde au plaisir

D U O.

CHaque Etat, chaque devise,
 Vaincre ou mourir est celle des Héros,
 Courte priere & long repas
 Long-tems sera pour gens d'Eglise,
 Toujours à table ou sur le dos
 Est celle que Margot à prise

M A D R I G A L.

FUt-il jamais rien de pareil
 Cruelle, barbare, inhumaine !
 Priver pendant trois mois un Berger du sommeil
 C'est ainsi que l'Amour parloit à Célimene.
 Celimene lui répondit
 Tyrcis est-il discret, Tyrcis est-il fidelle ?
 Il est vrai que souvent il le dit,
 Mais qui me repondra d'une ardeur éternelle
 Moi dit l'Amour, j'en reponds pour jamais,
 Et par le Stix ma foi t'en est donnée
 Qu'il vienne donc ce soir ; Amour, je te
 promets

Qu'il

Qu'il dormira demain toute la matinée.

L E T T R E.

A Madame De . . .

C'Est pour mon salut que les Dieux
 Qui ne m'ont donné cœur de roche,
 M'ont fait fuir ces champêtres lieux
 Où mon ame eût reçu taloche:
 Quand d'un minois si gracieux
 Trop imprudemment l'on s'approche,
 Maint Atôme victorieux
 En reiaillit & vous accroche;
 Pour résister à ces beaux yeux,
 Feudroit avoir la grace en poche.

A M. L'ABBE DE CHAULIEU.

CHer Abbé, je vous remercie
 Des Vers que vous m'avez prêtés,
 A leurs ennuyeuses beautés
 J'ai reconnu l'Académie:
 La Motte n'écrit pas fort bien,
 Vos vers m'ont servi d'Antidote
 Contre ce froid Rethoricien,
 D*** écrit comme la Motte,
 Mais sur-tout n'en dites rien,



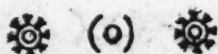
❁ (o) ❁
L'ECUSSONNADE

Ou la jouissance.

Grand merci mon ami Morphée,
D'avoir sçu mettre dans mes bras.
Plus habilement qu'une Fée,
Mais avec tous ses appas
Jamais Venus ne fût plus belle;
Combien de roses & de lys,
Que les amours avoient cucillis
Pour repandre à l'envi sur elle.
Je l'ai vue en dépit des Dieux,
Plus tremblante qu'une victime,
Arrêter sur moy ses beaux yeux
Mêlés d'innocence & de crime.
A pas comptés, à petit bruit
Avec l'aurore elle est venue
Se glisser craintive en mon lit,
Et n'ose dire presque nue,
Je crois, Lindor, m'a t'elle dit,
Que ma sagesse t'est connue
Et ne cherche que ton esprit
Si tu manquois de retenue,
Tu me ferois un grand dépit.
Aussi tôt la pauvre ingénue
Des mes draps comme d'une nue,
Très modestement se couvrit.
Que j'aimerois commença t'elle,
A parler de tout comme toi;
Dans tes entretiens j'apperçoi
Une façon toujours nouvelle
C'est un certain je ne sçais quoi,

Qui

Qui dans tes discours étincelle,
 Et qui comme article de foi,
 Feroit croire une bagatelle ;
 Voilà ton art apprens le moi
 Ah très volontiers, ma Mignone,
 Lui répliquais je très content,
 Cet art la nature le donne
 Mais jepuis t'en donner autant
 Prête moi ta langue un instant,
 Pour que la mienne l'écuflonne ;
 On ne parle bien qu'en l'hentant
 Sur la langue d'une personne,
 Qu'on croit parler éloquentment,
 Elle me crût tout bonnement,
 La pauvre petite Moutonne
 En effet je la greffai tant
 Qui la voilà qui s'abandonne
 A cet inconnu mouvement.
 Elle en cause plus joliment
 Tout autrement elle raisonne,
 Et son esprit dans le moment
 Reçut un si grand changement,
 Qu'elle eût fait tête à la Sorbonne :
 Mais la parole lui manquant
 Une œillade vive m'ordonne
 D'enfoncer l'hante plus avant,
 Elle s'étend elle frissonne
 Et m'embrasse si tendrement,
 Que sans pouvoir conter comment
 L'Amour survient qui mé couronne
 Des Mirthes d'un heureux Amant



LES PARTANT-QUITTE.

Certain Grivois un jour à son Curé
Se confessoit, & d'un ton assuré
Sembloit vouloir lui vanter son merite
J'ai, disoit il de mon Prochain médit
Mais par le bien, qu'ensuite j'en ai dit,
J'ai réparé tout le mal Partant quitte
Certain Bijoux que l'on avoit perdu,
Je l'avois pris, mais je l'ai bien rendu,
Partant quitte; & mon Ame à tel point
n'est méchante

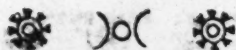
De retenir le bien qui ne m'appartient pas
Enfin baissant la voix, il dit, d'un ton plus bas,
Monsieur, avec votre Servante,

J'ai. . . mais comment m'acquitter de ceci,
Lors le Curé Pour rassurer son Ame,
Dit, Monsieur, avec votre femme
J'en fis autant & Partant-quitte aussi.

LES DOIGTS BENIS.

A Prés la Messe à travers un parloir
Colette un jour entretenoit Pere Ange.
Est-ce péché, dit-elle au Pere noir
De se grater quand le nombril demange
Ouy, c'est péché, ne fut-ce qu'un moment
Nos corps ne sont que boüe & que souillures
Et quelque soit le désir véhément,
Ne faut sur soi porter des mains impures.
Lors se levant & troussant ses habits,
Grates-moi donc, dit Collette au Pere Ange
Vous Pere en Dieu, dont les doigts sont benis,
Et grattés fort, car bien fort me démange.

L'A



L'AIMABLE INGENUE.

LA tendre Célimène émue
Par les discours d'un jeune Amant,
Qui flatoit son tempérament,
Venolt enfin d'être vaincue
Du premier trouble revenuë,
Et se ressouvenant d'abord
Qu'elle s'étoit mal défenduë,
Qu'elle avoit fait trop peu d'effort:
Elle lui dit, baissant la vuë
Et recouvrant sa gorge nuë,
Ah! mon Dieu que vous êtes fort.

LE BIEN VIENT EN DORMANT SONNET.

POUR éviter l'ardeur du plus grand jour
d'Eté

Catin dessus un lit dormoit à demi nuë;
Dans un état si beau qu'elle eût même tenté
L'humeur la plus pudique & la plus retenue
Sa jupe permettoit de voir en liberté
Ce petit lieu charmant qu'elle cache à la vuë
Le centre de l'Amour & de la Volupté:
La cause du beau feu qui m'enflamé & me
tue.

Un si sensible objet en cette occasion
Bannissant mon respect & ma discretion;
Me firent embrasser cette belle dormeuse;
Alors elle s'éveille à cet effort charmant
Et s'écrie aussi-tôt; Ah! que je suis heureuse
Les biens, comme l'on dit, me viennent en
dormant.

FIN.



CLEF DES SOUPERS, DE
DAPHNE.

Page 7. *Sirie La France*

Antioche Paris

Oronte La Seine

Daphné Versailles

Page 8. *Ce bois enchanté Parc de
Versailles.*

Page 10. *Pompée le Grand Louis
XIV.*

Page 11. *Ampelide, Samuel Ber-
nard Voyez la Note à la fin I.*

Page 15. *d' Albionice Mademoiselle
La Touche.*

Page 16. Chlore Mademoiselle de
Moras, voyes la nota à la
fin 2.

*La femme du Vice - Pre
teur Madame Heraul*

Page 17. *La femme du vieux Stra
bon* Madame de Mailli.

Page 23 *Artemise* Madame la
jeune Duchesse

Page 24. *Le Prince d' Armenie*
Louis XV.

Page 25. *Les Batisseurs* les Franc
Maçons

Page 26. *L'Epouse d' Aristomaque*
La Princesse de Rohan.

Page 27. *Samothrace* L'Angletere,
La mule auanture arivée
à Madame de Ruffec.

1. Samuel Bernard fameux Banquier assosé autre fois avec **Nicolas**, tous deux Reformés, ils estoient employés dans le payements des Troupes pendant la Guerre pour la Succession d'Espagne ayant sacrifié leur credit, & leur Honneur, au service du Roy il les obligea ne pouvent rembourser leurs auances de faire une Banqueroute, qui à ruiné nombre d'honnetes gens tant en France, que dans le pays Etranger; Bernard i à profité, mais **Nicolas** est resté dans la mediocrité.

Bernard & mort fort vieux ayant entretenu des Maitresses jusques à la fin de ses jours.

2. Mademoiselle de Moras elle a chassé de Race; on a fait un Roman sur sa vie ou il y a bien de veritez. Son Pere Habile Negotian, ayant fait fortune dans la rue Quinquen

quenpois, achaita la Tère de Moras,
il sapeloit Perin, fils d'un Sirugien
de Sauve, qui ayant quelque bien,
lenvoya à Lion pour a prendre le-
Negole, il à voyagé vint à Paris, en-
tra au service d'un fameux Ban-
quier. Il estoit beau Garçon, & habile
cela étoit asles, pour Plaire au Pere,
est à la fille, ils n'atendirent pas la
Benediction pour auoir permission
de coucher ensemble, un tiers Paru
qui decouvrir le Mistere & le Pere
par le beffoin quil auoit de son co-
mis, consenti au Mariage, malgré
luy: Mademoiselle de Moras à été
le fruit de ces Amours, elle na pas
eu si bon gout que la mere, son
amant, n'étant ni jeune, ni beau,
ces belles amours on couté la vie
à la fille de Chambre, qui la finie
au bout d'une corde.

